



# PARTIE INITIATIQUE

## L'Instruction Intégrale

### INSTRUCTION PRIMAIRE

**Partie Métaphysique**

3e CLASSE : FAITS MÉTAPHYSIQUES

**166.** — 1° La puissance la fortune, le génie même ou le talent, sont des forces que la Providence confie non pour la satisfaction de celui qui les reçoit, mais pour qu'il en use pour le perfectionnement de ses semblables. Ceux qui les possèdent sont appréciés par leurs contemporains et la postérité d'après l'usage qu'ils en ont fait, non d'après la grandeur de cette puissance. (Exemples historiques à l'appui.)

L'abus de ces pouvoirs (consistant en une tyrannie de quelque genre : gouvernemental, financier, critique, etc.) entraîne autant de désordres dans la société que pour le despote lui-même : il produit d'une part les guerres civiles ou nationales, de l'autre les

craintes, les défiances, les cruautés qui troublent la vie et la conscience des tyrans.

2° Il y a donc une morale sociale comme une morale individuelle ; elle n'est que l'application aux rapports sociaux des principes supérieurs de la morale.

C'est surtout dans les rapports sociaux qu'il faut se rappeler l'ordre, que nous donne la conscience en même temps que l'étude de la nature, de tendre vers l'unité par l'équilibre et l'harmonie.

Il faut s'y attacher au moins à équilibrer les deux forces opposées de l'intérêt personnel et de l'intérêt général auquel correspondent les groupements de la *famille*, de la *commune* et de la *patrie*. Cet équilibre constitue la *Justice*.

Il est même indispensable de faire prévaloir l'intérêt général sur le particulier, sous peine de nuire à ce dernier même. On montrera en effet à l'élève, par des exemples simples (emplois divers de l'impôt, sécurités, facilités pour le commerce, etc.), ce que la société fait pour l'individu, mais en lui rappelant que la société n'est que la *synthèse* immatérielle des individus, on lui fera comprendre la nécessité pour l'individu de consacrer une partie de ses efforts aux groupements sociaux (famille, commune, patrie). C'est ce qui constitue la *Solidarité*.

3° Ce sont là les devoirs communs ; aux plus forts incombe quelque chose de plus : le *dévouement*, et il n'est presque personne qui ne soit plus fort que quelque autre ou qui n'ait l'occasion de se dévouer de temps en temps. Ce n'est que par le dévouement que la société progresse, remédie aux souffrances qu'elle

n'a pu encore éviter, comme la misère, ou que le groupe social est sauvé (qu'il soit famille, commune ou patrie), quand quelque danger extraordinaire le menace.

4° Ainsi le *devoir* prime le *droit*, qui n'en est qu'une conséquence due à l'effet de la justice et de la solidarité. et le devoir augmente avec la puissance matérielle, intellectuelle ou spirituelle.

Les inégalités naturelles produisent des inégalités sociales, mais elles sont hiérarchisées à la fois par la fonction et le devoir ; il n'est personne qui n'ait la même somme de force morale à développer en proportion de sa force, quelle que soit sa position sociale.

On appuiera ces enseignements par de nombreux exemples de fautes ou de vertus sociales, empruntés à l'histoire anecdotique de tous les temps.

## SYNTHÈSE SPIRITUELLE

**214.** — 1° La première chose qui frappe quand on observe la nature, c'est la multiplicité infinie de ses êtres et de ses phénomènes ; aussi avons-nous dû les classer avant tout.

2° En les rapprochant ensuite, nous avons vu cependant ces phénomènes et ces êtres soumis à des lois fixes et invariables, simples, qui y mettent un principe d'unité (lois physico-chimiques produisant l'équilibre mobile des *deux forces*, réglées par le *nombre ;* tous les êtres inertes ou vivants y sont invariablement assujettis).

3° Si ces lois de la nature matérielle étaient les seules qui régissent l'univers, elles n'y produiraient l'unité qu'en renouvelant sans cesse les formes et les êtres, fondant la vie éphémère de chacun sur la mort des autres : loi rigoureuse, fatale, lugubre, désolante, que nous voyons en effet en jeu, surtout chez les êtres inférieurs (les minéraux, la forêt vierge, les drames du fond des mers, etc.). LA FATALITÉ serait la reine de l'univers, reine gouvernant par la MORT un monde toujours le même et toujours en transformation.

4° Mais la loi physique n'est pas la seule que nous ayons trouvée. Nous avons vu à côté d'elle d'abord la loi d'harmonie (dont le nombre est une première expression), qui nous a permis de classer les êtres innombrables de la création assez sûrement pour que la science puisse nommer et reconnaître chacun de ceux qu'elle a trouvés.

Nous avons vu que cette harmonie résultait d'une loi de *synthèse* qui tend constamment à rassembler les êtres (les atomes en corps ; les corps en organismes, d'abord élémentaires (la cellule), puis de plus en plus complexes, donnant la suite de tous les êtres vivants).

Nous avons vu enfin qu'à mesure que l'on s'élève dans cette série des êtres, on y voit naître le sentiment, la conscience, la spontanéité, la *volonté*, qui domine de plus en plus la fatalité (l'homme est maître de régler, comme il lui plaît, son organisme même dans la vie végétative, en modifiant sa nourriture, son milieu ou son activité ; c'est sur ce principe qu'est basée la science de l'hygiène.

5° La synthèse générale nous apprend quelque chose

de plus : c'est que le monde s'arrache de plus en plus à la loi fatale de la *multiplicité mortelle* pour s'élever vers une *unité harmonique*. Il monte du chaos informe et turbulent aux splendeurs de la plus belle synthèse, de la guerre universelle à l'universelle paix, de l'individualisme à la solidarité.

**215.** — Il y a donc dans le monde une puissance supérieure à la fatalité, de qui celle-ci n'est que le moyen, qu'elle règle par la *loi de vie et de progrès*.

Cette puissance est celle qu'on nomme la PROVIDENCE.

Il faut faire ressortir son mode d'action par le résumé de notre synthèse générale ; on y distingue trois temps :

| | |
|---|---|
| 1er Temps<br>(Mécanique)<br>Création<br>*Force et Matière.*<br>Prédominance<br>de la *Fatalité.* | 1° *Le Chaos.* — Etat d'équilibre absolu des deux forces, expansive et astrigente, tel que les atomes, répartis en masse homogène, sont immobiles. — (Etat *théorique* antérieur à la *Création*).<br>2° *Les Eléments.* — Rupture de l'Equilibre (création), opposition des deux forces, d'où naissance des corps simples et composés.<br>3° Passage par les divers états *(Matérialisation)* :<br>D'*Air* radiant ;<br>De *Feu* dissocié et gazeux (formation des nébuleuses et des soleils ;<br>D'*Eau* — Etat de fusion — Grande activité chimique : les premiers minéraux ;<br>De *Terre* — Achèvement des astres éteints, par refroidissement : condensation des nuages, formation des continents. |
| 2e temps<br>(Biologiques)<br>Peuplement.<br>*Vie et Matière.*<br>Prédominance<br>de la *Providence.* | 1° Apparition de la vie — (la cellule, élément matériel, vitalisé) les *Protozoaires.*<br>2° Evolution des organismes *végétaux* (cryptogames, gymnospermes et phanérogames).<br>3° Evolution presque parallèle d'abord, mais bien plus prolongée, des *animaux* (des zoophytes aux mammifères supérieurs) ; développement croissant de l'instinct qui fait place ensuite de plus en plus à l'intelligence, à la conscience et à l'*initiative.* |

| | |
|---|---|
| 3e Temps (historique) L'humanité. *Vie et Pensée.* Prédominance de la *Liberté* responsable. | La *volonté*, l'intelligence capable d'abstraire le langage, s'ajoutent aux dons de l'animal; d'où l'homme qui passe par quatre états principaux (d'après toutes les traditions) :<br>1° Etat d'innocence et d'ignorance, d'instinct providentiel (les paradis — l'âge des Dieux).<br>2° Etat d'individualisme, la conscience du *soi* produisant la guerre et le chaos tumultueux (les âges de pierre — Caïn — l'âge des héros).<br>3° Etat social tumultueux, divisé, de guerre (les âges historiques).<br>4° Etat social harmonieux, synthétique, fraternel (en tendance actuellement). |

**216.** — Ce tableau nous dit que : 1° Une puissance supérieure, l'*Esprit*, crée la matière (corps chimiques), l'anime successivement, en lui donnant d'abord la *force*, ensuite la *vie*, puis la *sensibilité*, l'*intelligence* et enfin la *liberté :* liberté relative, mais croissante avec l'intelligence, et devant laquelle la Providence instinctive se retire à mesure qu'elle grandit, remplacée par la *responsabilité.*

2° Ainsi l'*homme* est l'agent supérieur du *progrès* qui appelle la matière à la vie de l'esprit en en unifiant la multiplicité dans une synthèse harmonique.

Mais il est responsable de son action : soit comme individu, soit comme famille, soit comme peuple, soit comme race, s'il agit dans le sens du progrès providentiel, de la synthèse, de l'harmonie, de la charité fraternelle, sa vie se prolonge et s'élève dans cette échelle qui, évidemment, ne s'arrête pas à l'homme (d'où, pour l'individu, récompenses de vie future ; pour le groupe social, survivance en *puissance* qui n'est vivace que par l'*autorité*).

S'il agit contre le grand mouvement providentiel) en égoïste, il est replongé dans la *fatalilé*, retombe

dans la division, la multiplicité, la souffrance, pour être repris (mais morcelé peut-être) par le grand courant universel (d'où, pour l'individu, peines de la vie future ; pour le groupe social, mort dans l'impuissance).

3° Les moyens d'action de l'homme sont :

Le *travail*, par lequel il réalise le progrès social et avec lui le bonheur individuel terrestre croissant.

*La volonté*, qui lui permet dans sa sphère d'agir librement pour se perfectionner lui-même et les autres : liberté limitée dans ses écarts, comme on vient de le dire, par les peines fatales sur les récompenses providentielles dès qu'elle atteint les lois universelles ou quand elle les seconde. Il y a donc *mauvaise volonté* et *bonne volonté*, vice et vertu.

*La conscience morale*, instrument providentiel, qui l'avertit quand sa volonté s'égare ou dans quelle direction elle doit manœuvrer (et dans les occasions essentielles seulement), d'où le repentir, le remords ou la satisfaction, qui sont les premières peines ou les premières récompenses de la conduite.

*L'intelligence*, instrument spirituel des plus puissants, secondée par la providence des principes et de l'inspiration, qui éclaire à la fois le travail humain et la conscience dans ses détails, leur montrant sans cesse la voie que le progrès ouvre en avant de son présent.

Enfin la *Religion*, aspiration de l'homme vers l'*Esprit*, nécessaire pour entretenir son *courage* au travail par la *foi* dans l'universelle harmonie, la clarté de son *intelligence* par l'*inspiration*, la pureté et la vivacité de sa *conscience*, la *sainteté de sa volonté*.

C'est l'orientation de l'homme vers Dieu qui, par sa providence, l'appelle à une ascencion *libre* vers la vie spirituelle, c'est-à-dire vers la vie de beauté et d'harmonie suprême.

(A l'appui de ces données théologiques, on résumera la psychologie et la morale.)

F.-Ch. Barlet

---

# Sur la Morale Bouddhique

Le bouddhisme, affirmait en Sorbonne M. Léon de Rosny, il y a quelques années, compte trente mille adeptes à Paris, trois cent mille en France, cinq cent millions sur la terre (1). Quelles sont les raisons d'un si grand succès, et comment se fait-il « que la religion du plus grand nombre soit en faveur auprès des plus éclairés ? » On trouverait à ces deux *pourquoi* beaucoup de *parce que;* mais nous ne les enumérerons pas aujourd'hui : nous voulons simplement, à l'occasion d'un nouveau et précieux volume que vient d'éditer la maison Chamuel (2), remettre sous les yeux de nos lecteurs les principales concep-

(1) Emile Cère, *Bréviaire du Bouddhiste*. Paris, E. Kobb, in-18.

(2) *L'Imitation du Bouddha, maximes pour chaque jour de l'année recueillies par* Bowden, traduites de l'anglais par *L. de Langle* et *J. Hervez*. Introduction de René Lorrain. 1 vol. in-8 carré.

tions de cette pure philosophie, que les étudiants de la tradition occidentale négligent peut-être trop d'approfondir.

Le caractère général de l'intellectualité hindoue réside dans sa perception de l'irréalité du monde créé ; au delà du XL<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, l'ésotérisme védique, legs des Atlantes, régnait seul sur les sujets de Ram ; mais, conformément à la loi fatidique des choses, à l'influence spécialisante des vagues de vie, la mentalité de la race n'assentit bientôt plus que des fragments de la synthèse occulte.

Cette synthèse dégénéra dans les trois systèmes bien connus (subdivisés à leur tour en deux parties) :

1° *Mimansa et Vedanta*, philosophie de la révélation ;

2° *Nyaya*, dialectique de Gotama, et *Vaiséchika* (philosophie de l'individualité) de Kapila, philosophie de la raison ;

3° *Yoga* de Patandjali, *Sankhya* de Kapila, philosophie de la nature.

Il est à remarquer que ces systèmes s'occupent soit de la métaphysique, soit de la cosmologie, soit de la raison abstraite ; leur conclusion inavouée accuse la petitesse de l'homme en face de la nature ; seule, l'andrologie ésotérique des Védas avait marqué dans une antiquité déjà fort oubliée par les Indous la place de l'homme dans le système de l'Univers ; par une réaction fatale, le bouddhisme fut la grande revendication de la volonté humaine, affirmant et exagérant même sa puissance vis-à-vis de la nature (dont elle démontre l'illusoire avec une vigueur sublime, et des dieux qu'elle ignore totalement.

C'est ce caractère fondamental du Bouddhisme qui en fait avant tout la plus belle doctrine de morale que le monde ait jamais possédée.

*
* *

« *De même que la grande mer, ô disciples, n'est pénétrée que d'une seule saveur, la saveur du sel, de même aussi, ô disciples, cette doctrine et cet ordre ne sont pénétrés que d'une saveur, celle de la délivrance* (1).

« *Voici, ô moines, la vérité sainte sur la douleur : la naissance est douleur, la vieillesse est douleur, la maladie est douleur, la mort est douleur, l'union avec ce que l'on n'aime pas est douleur, la séparation d'avec ce que l'on aime est douleur, ne pas obtenir son désir est douleur ; en résumé, le quintuple attachement aux choses terrestres* (2) *est douleur.* » (Sermon de Bénarès).

Ainsi donc toute vie est douleur (3).

Cette douleur vient de la vie même ; elle en est l'attribut inséparable :

« *Voici, ô moines, la vérité sainte sur l'origine de douleur : c'est la soif* (*de l'existence*) *qui conduit de renaissance en renaissance, accompagnée du plaisir et de la convoitise, qui trouve çà et là son plaisir : la*

---

(1) *Cullavagga,* IX, 1, 4, cit. par Oldenberg, trad. franç., p. 208.

(2) L'attachement au corps, aux sensations, aux représentations, aux formations, à la conscience. (Oldenberg, Koppen, I, pp. 214, 222.)

(3) Cf. *Soutta des signes distinctifs du non-moi.* Oldenberg, p. 216.



*soif de plaisirs, la soif d'existence, la soif de puissance.*

« *Voici, ô moines, la vérité sainte sur la suppression de la douleur : l'extinction de cette soif par l'anéantissement complet du désir, en bannissant le désir, en y renonçant, en s'en délivrant, en ne lui laissant pas de place.*

« *Voici, ô moines, la vérité sainte sur le chemin qui mène à la suppression de la douleur : c'est le chemin sacré à huit branches, qui s'appelle foi pure, volonté pure, langage pur, action pure, moyens d'existence purs, application pure, attention pure, méditation pure.* »

Telles sont les quatre vérités fondamentales du Bouddhisme.

Il en ressort cette conséquence non exprimée dans les textes et qu'on laisse le soin de découvrir à la méditation des fidèles : l'ensemble de ce qui constitue la personnalité d'un homme n'est qu'une écorce de stratifications successives accumulées sur le soi par le pouvoir du Karma cosmique et du Karma individuel.

Pour se débarrasser de ces dépôts des renaissances, il faut donc, en les abandonnant, abolir toutes les tendances inférieures qu'ils développent fatidiquement. C'est ainsi que la morale bouddique est avant tout prohibitive ; ses préceptes sont pour la plupart négatifs.

Nous allons les énumérer, en expliquant leurs effets, d'après les conceptions mêmes qui leur ont donné naissance (1).

---

(1) Nous ne connaissons dans cet ordre d'idées qu'une étude faite par Mohini dans le *Théosophist*.

*
* *

Lorsqu'un laïque a subi les cérémonies de l'ordination, pour achever de lui donner ce caractère de religieux mendiant (*biskhou*), on lui communique ses nouvelles obligations. Les voici d'après des textes reproduits par Koppen, Oldenberg et Chaboseau :

Prescriptions physiques. — « *La nourriture de celui qui a quitté ses foyers pour mener une vie errante doit être ces quelques bribes qu'il obtient en mendiant. Son vêtement doit être fait des chiffons qu'il ramasse. Son lieu de repos doit être au pied des arbres dans la forêt. Sa médecine doit être l'urine fétide de la vache* (1) ; de pieux laïques peuvent adoucir ces rigueurs, mais le bikschu doit les accepter en y restant indifférent. Par ces quatre prescriptions, le moine est complètement détaché du bien-être physique ; il n'est à charge en aucune manière à la société, il dompte complètement les préférences de son être impulsif (2).

Prescriptions morales. — « *A un moine ordonné, il est défendu d'entretenir un commerce charnel, même avec une bête. Le moine qui entretient un commerce charnel n'est plus un moine : il n'est pas un disciple du fils des Sakyas. Tout de même qu'un homme dont la tête a été tranchée ne peut vivre avec le tronc, de*

(1) Là-dedans est comprise la défense d'user d'aucune boisson enivrante, et de toute drogue hallucinatoire ou soporifique : ce qui forme les cinq vœux ou *Pantscha sila*. (A. Chaboseau, *Essai sur la philosophie bouddique*. Paris, G. Carré 1891, in-8, pp. 76 et 599.)

(2) Telle est la première phase de magie pratique.

*même aussi un moine qui entretient un commerce charnel n'est plus un moine, il n'est pâs un disciple du fils des Sakyas. De cela tu dois t'abstenir ta vie durant.*

« *A un moine ordonné, il est défendu de prendre ce qui ne lui est pas donné, ce qu'on qualifie vol, pas même un brin d'herbe,* etc.

« *A un moine ordonné, il est défendu de priver sciemment un être de sa vie, pas même un ver ou une fourmi. Le moine qui prive sciemment un être humain de sa vie quand ce ne serait que par la destruction d'un fœtus, celui-là n'est plus un moine,* etc.

« *A un moine ordonné, il est défendu de se vanter d'aucune perfection surhumaine, pas même jusqu'à dire : « Je demeure volontiers dans une maison vide. » Le moine qui dans un mauvais dessein et par avidité se vante faussement et mensongèrement d'une perfection surhumaine, que ce soit un état de méditation ou de ravissement, ou de concentration, ou d'élévation, ou du chemin de la délivrance, ou du fruit de la délivrance, celui-là n'est plus un moine,* etc. (1).

En périodes de purification, on adjoint aux observances précédentes les trois suivantes :

Ne faire qu'un repas par jour, à midi.

N'écouter, ne regarder, n'exécuter aucune danse, chant, ou musique profanes, aucune représentation théâtrale.

Ne porter ni bijoux, ni parure, n'user d'aucun

---

(1) Oldenberg, *le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté*, traduit par *A. Foucher*. Paris, Alcan, 1894, in-8, pp. 349, 350, 599.

parfum. Un détachement plus profond des objets du goût, de la vue, de l'ouïe et de l'odorat est ainsi obtenu.

Enfin, lorsque le fidèle passe de l'état de novice à celui de moine, il prend en outre les deux résolutions de ne dormir que sur un lit bas et dur (1), et de vivre en état de pauvreté volontaire. — Le contrôle sur le sommeil, et l'agrandissement du champ de la conscience est facilité par la première résolution, et la seconde résume toutes les neuf précédentes.

On trouvera dans le précieux recueil l'*Imitation de Bouddha* toutes les illustrations désirables de ces préceptes.

Essayons de résumer le but envisagé par ces prescriptions.

Ce but est d'arriver à la suppression de la douleur; or la douleur est causée par l'existence, et l'existence par l'effet de la loi de *Karma* et de la volonté de vivre (*Tarika*). Les vœux énoncés plus haut sont des préservatifs employés contre ces deux forces sur le plan physique, et le « chemin à huit branches » que nous allons décrire tout à l'heure sera le remède approprié au plan spirituel.

Sans être partisan d'une continence absolue, on peut reconnaître l'influence prépondérante qu'exerce cette pratique sur le développement du corps astral inférieur. En même temps, lorsqu'elle est observée par l'effet d'une extinction radicale des désirs, et non par celui d'une volonté exaltée, cette pratique anni-

(1) Certaines sectes obligent même à ne dormir qu'assis.



hile toute une grande partie des tendances sensuelles : autant d'auxiliaires enlevés à la volonté de vivre (1) ; autant de facteurs puissants éliminés pour un nouveau Karma.

Le respect de la propriété détruit également la possessivité ; ses effets sont si évidents qu'il est inutile de s'y arrêter davantage.

Il en est de même du respect de toute existence ; dans toute créature est emprisonné, l'embryon spirituel appelé plus tard à l'immortalité consciente ; détruire une des formes de cette pure lumière divine, c'est se mettre en opposition avec le grand courant d'Évolution du Kosmos ; c'est imiter les Mages Noirs ; tôt ou tard, l'imprudent sera broyé fatalement.

Le dernier précepte semble au premier abord beaucoup moins raisonnable que les autres ; sa compréhension peut cependant jeter une vive lumière sur l'essence de la culture bouddhique. Ordonner le secret au sujet des pouvoirs spirituels, indique implicitement que le développement de ceux-ci constitue une ou plusieurs étapes de la Voie ; l'importance de la première prohibition s'aperçoit aussi bien plus complètement ; on voit que ces pouvoirs spirituels peuvent donner de nouvelles forces à *Tanha*, au désir de vivre, et être même le moyen d'une perversité bien plus dangereuse, s'ils ne sont l'attribut de personnes d'une très haute moralité ; les ignorants qui en entendent parler

(1) La loi de Manou nous semble mieux adaptée sur ce point à la réalité des choses : elle ne réclame la continence pour le Brahmane qu'avant son initiation, et après qu'il a terminé sa vie domestique, c'est-à-dire lorsqu'il a vu naître son petit-fils.

peuvent aussi les désirer, et en s'essayant à les acquérir tomber sans peut-être le savoir dans ce sentier « d'à gauche ». La vraie manière de vivre de celui qui possède des pouvoirs magiques consiste donc à les employer comme des moyens plus puissants pour la réalisation du bien général et de la connaissance suprême.

*
* *

Voyons maintenant la seconde partie des règles de morale.

« *Alors le sublime parla ainsi aux cinq moines : « Il y a deux extrêmes, ô moines, dont celui qui mène une vie spirituelle doit rester éloigné. Quels sont ces deux extrêmes ? L'un est une vie de plaisir, adonnée aux plaisirs et à la jouissance ; cela est bas, ignoble, contraire à l'esprit, indigne, vain. L'autre est une vie de macérations. De ces deux extrêmes, ô moines, le Parfait s'est gardé éloigné, et il a découvert le chemin qui passe au milieu, le chemin qui désille les yeux et l'esprit, qui mène au repos, à la science à l'illumination, au Nirvâna. Et quel est, ô moines, ce chemin du milieu que le Parfait a découvert, qui désille les yeux et l'esprit, qui mène au repos, à la science, à l'illumination, au Nirvâna ? C'est ce chemin sacré, à huit branches, qui s'appelle foi pure, volonté pure, langage pur, action pure, moyens d'existence purs, aspirations pures, mémoire pure, méditation pure. C'est là, ô moines, le chemin de milieu que le Parfait a découvert, qui dessille*

*les yeux et l'esprit, qui mène au repos, à la science, à l'illumination, au Nirvâna* (1). »

Mais ici se pose une question d'ordre général qui a dû plus d'une fois embarrasser le philosophe étudiant la philosophie hindoue. Quelle est au juste la nature de ces huit branches ? Comment prennent-elles naissance, comment la pensée de leur inventeur a-t-elle organisé cette conception ? Quelle est, en un mot, leur raison d'être ? Remarquons tout d'abord que l'esprit hindou est essentiellement analytique ; les choses se caractérisent à ses yeux par leur dissemblance et non par leurs analogies : c'est pourquoi, plus qu'aucun autre, il a si vivement senti la nécessité de s'élever jusqu'à l'Unité.

Revenons à notre tentative d'organisation. Nous avons, pour le réaliser, trois remarques à faire : la première, que le fils du Sakya est pourvu par son initiation d'un système philosophique nouveau ; toute sa vie sera dirigée maintenant par la loi (*Dharma*). Voici donc la première branche mise à part : la *Croyance.* En second lieu, on a pu voir que dans ce grand œuvre difficile de l'obtention de la Bôdhi, le croyant est invité à ne compter que sur lui-même, à n'attendre l'aide d'aucun homme, d'aucun dieu ; d'où importance capitale de la *Volonté* humaine, qui devra toujours agir d'après la *Croyance* (2).

Les six autres divisions du sentier ne s'applique-

(1) *Sermon de Bénarès.* Oldenberg, *op. cit.*, p. 131.

(2) C'est même cette place d'honneur accordée à la Volonté qui caractérise surtout le bouddhisme.

ront plus donc qu'à l'existence ultérieure du fidèle. Cette existence elle-même se divise naturellement en deux sphères : une physique, matérielle, objective, et l'autre mentale, subjective, spirituelle. La première comprend la *Parole* et l'*Action*, synthétisées dans la *Vie* ; la seconde comprend les *Efforts* (ou le Désir des Martinistes) et la *Mémoire*, synthétisés par la *Méditation* (Samadhi) (1).

Un tableau d'ensemble fera saisir plus clairement ces idées :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Règle primordiale... | | (I) Croyance droite exempte de toutes superstitions, de tous préjugés. | |
| D'après elle se détermine............. | | (II) La volonté droite qui maintiendra le sujet dans tout le cours de son existence. | |
| Existence | objective. | (III) Parole droite..... (IV) Action droite..... | (V) Vie droite. |
| | subjective | (VI) Efforts droits..... (VII) Mémoire droite.. | (VIII) Méditation droite. |

Il ne nous reste plus maintenant qu'à déterminer les effets de ces divers modes d'action, plus ou moins étendus, suivant la sphère à laquelle ils s'appliquent.

Tous les magistes connaissent la puissance de la foi, de la décision franchement prise ; Eliphas Lévi a écrit là-dessus des pages magistrales. La croyance droite aura pour principal résultat de faire entrer le croyant dans le cercle (magique) de ses coreligionnaires, s'il est permis d'employer ce mot à propos du bouddhisme. Il recevra de cette communion un appui immense, qui facilitera puissamment ses premiers pas.

(1) Le terme de *Samadhi* signifie aussi bien recueillement que Méditation, contemplation, extase : il s'applique à toutes les activités mystiques de l'Esprit.

La volonté est le facteur indispensable de toute vie humaine ; c'est la faculté essentielle de l'esprit humain : il est inutile d'insister ici sur son importance.

La parole prononcée peuple notre atmosphère astrale du reflet de nos pensées : il importe donc, si notre aura doit être pure, que note bouche ne profère jamais que la vérité. Que l'on nous permette de reproduire ici les lignes suivantes de Mohini-Mohun-Chatterji (1).

« Un occultiste a-t-il le droit de proférer un mensonge ? On admettra facilement que la vie se manifeste par le pouvoir d'acquérir la sensation ; quand ce pouvoir s'endort temporairement, l'animation est suspendue ; l'homme, qui, recevant une série déterminée de sensations, les prétend autres qu'elles ne sont en réalité, exerce le pouvoir de sa volonté en opposition à une loi de la nature, dont nous venons de montrer que la vie est indépendante ; il se suicide donc en petit (2).

Une semblable analyse peut être facilement appliquée à chacun des cinq autres sentiers ; on verra que leur observance a pour résultat de toujours maintenir le fidèle dans le sens de la loi universelle d'évolution ; perdant alors peu à peu toutes les qualités égoïstes qui formaient son individualité, il prend un rang de

---

(1) *Le Lotus Rouge*, novembre 1887.

(2) Voyez aussi sur la hiérarchie des forces hyperphysiques produites par les phénomènes physiques, la lettre de Koot Houmi Lal Sing (*Esoteric Buddhism*, par A.-P. Sinnett, pp. 85-95), reproduite dans la *Mission des Juifs*, pages 102 et suivantes, et dans Papus, *Traité méthodique de Science occulte*.

plus en plus élevé dans les forces de synthèse jusqu'à ce qu'il participe totalement au mystère du Verbe dans la paix du Nirvâna.

SÉDIR.

# LA CHANCE

Le monde et l'homme sont constitués par trois éléments généraux : le physique, l'astral, le spirituel. Le monde spirituel est le monde des causes pour le monde astral, celui-ci est le monde des causes pour le physique.

Chacun des trois mondes est formé par une réunion d'êtres et d'objets. Le monde astral et le monde spirituel ne sont pas moins variés et moins peuplés que le monde physique. Entre autres choses peuplant le monde astral, il y a les idées produites par la pensée humaine. Nos sentiments, nos désirs, nos passions, nos conceptions, nos projets, nos volitions, sont des faits tangibles dans le monde astral.

Rien n'existe sur le plan physique avant d'avoir préalablement existé sur le plan astral. Toutes les modifications de l'aspect de l'écorce terrestre produites par l'humanité ont pour condition déterminante des conceptions humaines coulant du plan astral au plan physique par le canal de l'activité.

Nos conceptions actives commencent par être des groupes de forces astrales. Notre âme est un lieu de

l'espace astral dans lequel se groupent des forces dont les unes sont aptes à passer au plan physique, tandis que les autres sont dépourvues de cette aptitude; toutes les idées pratiques sont des forces astrales capables d'agir sur le plan physique.

En général on croit, sans bien s'en rendre compte, que nos idées surgissent de rien dans notre conscience ; celle-ci serait un lieu dans lequel le néant passe à l'être; ceux qui ne sont pas psychologues, n'apercevant pas d'antécédents à leurs idées, imaginent, aisément qu'elles surgissent de rien, qu'elles sont des actes de création du Dieu des théologiens à qui il plaît de les faire apparaître dans l'homme suivant les caprices de sa fantaisie, opinion qui semble supportée par le passage du *Pater* disant : « Ne nous induisez pas en tentation. » Pour être tenté, il faut penser à l'objet de la tentation ; sans qu'on y pense, il n'y a pas de tentation possible.

Les idées ne sont pas rien, mais des choses astrales façonnées par les êtres pensants et qui peuvent se déplacer, se promener de conscience en conscience dans les plaines de l'astral comme le papillon se promène de fleur en fleur. Les idées qui ne viennent pas de nous, à la naissance desquelles nous n'avons pas concouru, viennent de la pensée d'un autre être de l'existence duquel nous pouvons n'avoir aucune connaissance, mais dont l'existence est prouvée par ses produits, les idées que nous en recevons. C'est à la somme des penseurs inconnus que la théologie a donné le nom de Dieu, mot qui n'est qu'une étiquette posée sur l'ignorance humaine. On a pu dire avec raison

qu'à mesure que la compréhension humaine augmente, ce Dieu-là diminue. Pour les hommes ignorants de la physique, quand l'éclair brille, quand le tonnerre gronde, c'est Dieu qui se fâche ; quand le ciel est bleu, c'est que Dieu est content. La soumission à ce Dieu-là est la soumission à l'ignorance ; aussi les théologiens disent-ils que le désir du savoir nous est soufflé par Satan, l'ennemi de notre Dieu.

Les idées, les conceptions humaines sont des êtres ou des forces du domaine astral. Quelles sont les conditions pour qu'un homme devienne actif ? Il faut qu'il ait des idées d'abord, puisqu'il conçoit l'action à exécuter, et la conception n'est pas autre chose qu'un groupement d'idées, en termes d'occultisme une agrégation de forces astrales ou d'élémentals.

L'âme humaine, en tant qu'intelligence tournée vers le plan physique, est un lieu du monde astral dans lequel viennent se combiner des forces, lesquelles constituent ainsi des êtres plus ou moins durables, plus ou moins énergiques et plus ou moins aptes à produire des effets sur le plan physique. Notre action consciente dans le monde physique étant le résultat de nos conceptions dépend donc toujours des êtres astraux peuplant notre âme, des élémentals qui en font leur séjour durable ou passager.

L'élément physique et l'élément astral, parties composantes de l'homme, sont plus ou moins concordants, suivant les individus ; plus ils sont concordants, plus les élémentals aptes à agir au plan physique passent facilement et fréquemment sur ce plan ;

moins ils sont concordants, plus rare parce que plus difficile est l'action des élémentals de la personnalité sur le plan physique.

Chacun sait par expérience qu'il y a des hommes dont les idées se réalisent facilement dans le domaine physique, tandis qu'il en est d'autres dont les idées restent toujours dans le domaine idéal, dans ce que nous nommons l'imagination, quelque peine qu'ils se donnent pour en obtenir la rélisation sur le plan physique. Ces faits sont le résultat du degré de concordance de l'élément astral et de l'élément physique entrant dans la composition de chaque personnalité.

Si cette notion des deux plans était répandue, combien d'hommes de haute intelligence auraient évité des échecs douloureux et inévitables. Ils auraient compris que leur manque de *chance* était la conséquence du manque de concordance de leur élément astral avec leur élément physique, et ils auraient ou abandonné leurs entreprises inutiles ou travaillé préalablement à établir la concordance des deux plans qui faisait défaut à leur personnalité, car la volonté consciente est douée d'une puissance qu'on ne soupçonne guère encore.

Il arrive presque toujours que l'élément astral et l'élément physique de la personnalité des grands hommes à leurs débuts ne sont pas en concordance ; de-là les malheurs légendaires dont ils sont presque tous assaillis et la tendance au suicide qui, à un certain moment, se manifeste chez la plupart d'entre eux. Cette tendance est le résultat d'une vague perception qu'ils ont de la non-concordance de leurs élé-

ments ; cette perception devenant trop forte, ils obéissent à la tendance au suicide ; ils séparent par un acte de leur volonté des éléments dont la non-concordance est pour eux un sujet de souffrance dans l'ignorance où ils sont que la même volonté convenablement appliquée pourrait amener la concordance qu'ils désirent entre leurs éléments constituants.

Toute la littérature werthérienne qui a occupé la première moitié de notre siècle sous le nom de romantisme n'est pas autre chose que l'affirmation prolongée et inconsciente de la non-concordance des éléments astral et physique de l'homme.

Cette littérature a exprimé une souffrance réelle de l'humanité ; comme la souffrance est le grand instructeur de l'homme, peut-être ne fallait-il pas moins que cette longue période de désespérance pour amener notre génération à l'étude et à la compréhension de l'Occultisme.

Les difficultés du début des grands hommes sont une des conditions de leur grandeur par la trempe que leur volonté doit acquérir afin de les surmonter. C'est une idée qui a déjà été aperçue et que Stendhal a notée dans *le Rouge et le Noir* ; la théorie occultiste des trois plans permet de se rendre compte de ce fait que les littérateurs et philosophes antérieurs ont constaté sans pouvoir l'expliquer.

Ces difficultés venant de la non-concordance des deux plans dans la personnalité des futurs grands hommes, obligent leurs forces astrales, les élémentals évolués par leur activité intellectuelle personnelle, à rester au plan astral. Chez le futur grand homme,



quand il n'est pas un résigné, ces forces ne demeurent pas inactives ; douées d'une grande énergie, elles la dépensent les unes sur les autres; elles vivent avec intensité ; elles luttent, elles se tuent, elles se dévorent, elles se repoussent ou s'unissent, elles se fécondent, elles forment en mot une population vigoureuse et remuante au lieu astral qu'est l'âme de cet homme.

Plus cette population astrale est dense, plus elle contient de capacités d'agir sur le plan physique ; vienne un changement qui mette en concordance les deux plans, aussitôt la partie active de cette population descend au plan physique et y produit les phénomènes.

Si, dès le début, les deux plans avaient concordé, chaque force astrale active, aussitôt venue dans l'âme, serait descendue au plan physique et y aurait agi; mais l'action disséminée, éparpillée, n'aurait jamais eu l'importance, l'intensité qu'elle acquiert lorsque la descente au plan physique est une migration, une invasion d'idées actives animées par une volonté à haute tension.

On ne peut être un puissant homme d'action sans que l'âme, lieu astral, soit un pays fécond garni d'une population d'idées pratiques nombreuse et robuste.

L'étude et surtout la réflexion engendrent une partie de la population astrale des âmes humaines.

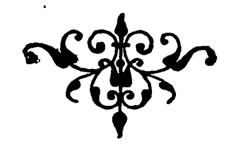
Toute idée pourrait être pratique sur un plan physique adéquat à sa nature. Toute idée reste utopique aussi longtemps qu'elle ne peut descendre sur un plan physique lui offrant des moyens de se réaliser.

La force astrale descendant sur un plan physique

non approprié à sa nature, quelle que soit la vigueur dont elle est douée, n'y produira pas les résultats conçus.

Les connaissances fournies par l'Occultisme sont seules aptes à nous faire établir la concordance de nos éléments astral et physique, lorsque le sort, la destinée, le hasard, la volonté de Dieu, Karma, — mot exprimant la même idée à des degrés divers de compréhension — nous a pourvus d'éléments discordants.

GUYMIOT.





## PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

# Abrégé des Prophéties Modernes

### OUVRAGES CONSULTÉS

ADRIEN PELADAN : *Dernier Mot des prophéties*, 2 vol. 10, rue de la Vierge, à Nîmes (Gard), 1881.

ABBÉ CURIEQUE: *Voies prophétiques* (ouvrage approuvé par cinq évêques); 1872, 2 vol. Palmé (Savaëte, successeur), 76, rue des Saints-Pères.

ABBÉ COMBE : *Etude sur le secret de la Salette*, brochure in-8°, Vic et Amat, 1894, 1 fr.

CHAUFFARD : *La Révolution*, ouvrage dédié à Mgr d'Avignon; Avignon, Aubanel, 1893.

### I.—CAUSES ET PRÉSAGES DE LA COLÈRE DIVINE.

— L'Europe est coupable. Le saint jour est profané, le Saint-Sacrement outragé, l'Incarnation traitée de fable; on nie l'existence même de Dieu. La France irrite la colère divine par son mépris des lois du mariage et ses blasphèmes répétés... Le monde a été inondé de mauvais livres (1).

(1) Vie de S. Marie de Jésus crucifié, Carmélite de Pau, religieuse de Belley, une ancienne Religieuse, une Voyante (*Ann. du surnaturel*, 1884, p. 156); une Extatique (*ibid.*, p. 310).

— A droite, vanité et mensonge; à gauche, turpitudes abominables.

— Pendant quelque temps, la Providence semblera abandonner l'univers (1).

— Les grands événements auront lieu lorsqu'on cessera de faire des prières publiques en se disant que les choses iront toujours de même (2).

— Au moment où la France comptera sur la paix, de terribles épreuves lui sont réservées (3).

— Des tremblements de terre, des signes au ciel, des fléaux divers, la disette en 1893, la mort de quelques saintes personnes privilégiées, annonceront le cataclysme. Il y aura une grande mortalité, une grande misère; l'année qui précédera le grand événement sera très mauvaise. Un hiver fort court précédera la guerre (4).

— L'Eglise sera séparée de l'Etat et les prêtres porteront les armes: l'année décisive sera celle de l'apostasie. La colère de Dieu aura été excitée par dix années d'actions impies commises en France à l'égard de l'Eglise (5).

---

« Quand les hommes ne croiront plus à Dieu, seront infidèles aux monarques, voudront détruire par la ruse la religion catholique et n'auront d'autre culte que celui du plaisir ; quand les femmes dans l'excès de leur luxe ne sauront plus comment se vêtir, que les hommes porteront des barbes de capucins, alors Dieu châtiera le monde. » (Vieilles prophéties allemandes.)

(1) Le P. Nectou.

(2) *Prophéties de Blois* (Nectou).

(3) Marie des Brotteaux.

(4) Id., et Catherine Labouré d'après Peladan (*Ann. du surnaturel*, 1884, p. 358.; Marie-Julie (*ib.*, 1886, p. 37).

(5) Orval, Marie-Julie, 4 janvier 1884. (*Annales du surnaturel*, 1886, p. 36; 1884, p. 348.)

D'après la prophétie de Prémol, le nombre des Judas (13) avec

## II. — Les Chatiments.

La France, sans s'y attendre, sera entourée d'ennemis et attaquée de tous côtés. Toutes les troupes françaises étant parties aux frontières, la plèbe alors se soulèvera contre l'autorité.

Les ennemis profiteront de l'anarchie pour envahir l'est et le sud-est de la France, en menaçant Paris et Lyon (1).

Les provinces de l'est, surtout la Champagne et la Lorraine, subiront des misères effrayantes.

La perturbation sera générale : après la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, l'Espagne et la Russie seront bouleversées par la révolution. Des monarques seront mis à mort. Des républiques s'élèveront

---

le nombre de Dieu (3) annonce une année de malheur à partir de 1832, année du choléra : or 13 + 3 = 16; 1832 + 16 = 1848 + 16 = 1864 (date du déchaînement du spiritisme satanique d'après le secret de la Salette) + 16 = 1880 (commencement de la persécution de l'Eglise en France) + 16 = 1896... et... De plus, 1848 + 48 (12, nombre des apôtres, × 4) = 1896 ; et 1851 + 45 (nombre divisible par 3, celui de Dieu) = 1896.

Dans la prophétie de Prémol, le triangle de Dieu passe sur la tête de 12 apôtres, et il y a une révolution quand il passe sur la tête de Judas, comme en 1848 : or 1848 = 21 (somme des chiffres) = 3 × 7, 1848 + 12 = 1860; et 1860 = 15 ou 3 × 5 ; 1860 + 12 = 1872 et 1872 = 18 ou 3 × 6 ; 1872 + 12 = 1884 ; et 1884 = 21 ou 3 × 7 ; et 1884 + 12 = 1896 = 24 = 3 × 8. M. l'abbé Combe, pour d'autres raisons, suppose qu'il y aura un événement décisif le 20 septembre 1896. Et 1875 + 1 + 8 + 7 + 5 = 1896.

Mais il est possible que le triomphe ne soit définitif qu'après plusieurs années de luttes depuis 1896.

(1) Marie Brotteaux, Orval, curé d'Ars, Souffrant, Berguille.

en Espagne et en Italie (1). L'empereur d'Allemagne ira en Italie combattre la révolution après avoir envahi notre patrie (2).

En France, les amis de l'Église et des souverains seront tellement persécutés qu'ils prendront les armes (3).

Trois partis se feront une guerre acharnée. Le sang coulera comme une pluie du Nord au Midi, pendant que l'Ouest sera en partie épargné à cause de sa foi. Les méchants feront périr sur l'échafaud beaucoup de prêtres et de gens de bien dont ils auront dressé les listes d'avance.

Les trois partis se fondront en deux, dont l'un sera plus fort que l'autre. Ce sera la *guerre des rouges*, qui se tourneront d'abord contre les riches, puis contre l'Eglise ; les chemins de fer seront coupés, des couvents seront pillés et brûlés, des églises fermées puis forcées, les saintes espèces profanées. Plusieurs villes s'isoleront pour régner dans leurs limites. On se massacrera jusque dans les maisons. Les méchants voudront tout détruire (4).

Les républicains se dévoreront entre eux (5).

---

(1) Orval, *Mirabilis Liber;* Rosa-Colomba Ardente, Holzhauser, Prémol, *Prophéties allemandes, proph. placentienne, proph. augustinienne;* P. Nectou, Jean de Vatiguerro.

(2) S. Méthodius.

(3) Holzhauser.

(4) P. Nectou, Sœur Nativité, une Extatique (*Ann. du Surnat*, 1884, 312), abbé Souffrant, (*Ann. du surnat.*, 1885, p. 43), une Trappistine de N.-D. des Gardes, Secret de la Salette, abbé Mattay (*Proph. allemandes*), Religieuse de Belley, anonyme cité par Péladan (*Dernier Mot des prophéties*, II, 122).

(5) Abbé Souffrant, Hélène Wallraff.

Une bataille se livrera sous les murs de Paris, une autre non loin de Blois (1).

Les prières et les supplications des bons monteront jusqu'à Dieu. Après plusieurs mois de bouleversements, il y aura une crise épouvantable pendant laquelle on se battra même la nuit.

Les éléments eux-mêmes seront soulevés et la terre tremblera. Les démons se répandront par milliers dans les airs (2). Une grande bataille se livrera près de Lyon, dans la plaine de Cinq-Fons, après que la plus grande partie des habitants de Paris auront quitté la capitale. Les étrangers seront écrasés et n'entreront point à Lyon. Une immense quantité de méchants périra aussi (3).

— Des ténèbres pestilentielles feront périr ceux des méchants qui ne seront pas morts dans les combats. Les bons chrétiens se préserveront de la mort en allumant des cierges bénits, dont la lumière seule pourra éclairer pendant les ténèbres (4).

— La peste et la famine joindront leurs ravages à ceux de la guerre.

Une effroyable dépopulation réduira des trois quarts le nombre des hommes (3). La plupart des bons

(1) *Prophétie de Blois*, Marie des Brotteaux.

(2) Prophétie de Blois, P. Nectou, Marie Lataste, Prémol, Jean de Vatiguerro, une Voyante (*Ann. du surnaturel*, 1885, p. 40); secret de Mélan ie.

(3) Marie des Terreaux, Marie des Brotteaux, Blois.

(4) Anna-Maria Taïgi, Palma, Mélanie, Marie-Julie, Joséphine Reverdy, Elisabeth Caueri-Mora, Marie Lataste, P. Clausi, une Extatique (*Ann. du surnat*. 1884, p. 311).

(5) Prémol, Religieuse de Belley, Jean de Vatiguerro, Blois, (*Proph. augustinienne*), Marie Stiefel, Marie-Julie, sœur Marie

seront conservés pour voir le grand triomphe de l'Eglise.

— On croira tout perdu, tout sera sauvé (1).

— Les desseins des impies seront renversés quand ils les croiront accomplis pour toujours (2).

Un personnage restera sans sépulture à Paris, et la cité coupable sera ruinée de fond en comble.

Ceux des méchants qui survivront après le grand coup de la Providence se convertiront en masse (3).

Un souverain du Nord détruira les gouvernements révolutionnaires et fera périr les cinq sixièmes des méchants. Les bons Français auront recours à lui, ainsi qu'au souverain pontife, pour mettre fin à leurs dissensions : ils obtiendront un gouvernement chrétien. Et une longue période de bonheur sera réservée à la France repentante, par la bonté du cœur de Jésus (4). La Russie se convertira et aidera la France à rendre la paix au monde (5).

Une grande association, qui s'efforcera d'abolir la vérité, l'autorité de Dieu et celle des princes, sera détruite par les mains mêmes de ceux qui l'auront soute-

---

de Jésus crucifié, secret de la Salette, Hélène Wallraff, le P. Léon, S. Ange.

(1) P. Bernard Clausi, P. Nectou, abbé Souffrant.

(2) Marie Lataste.

(3) *Prophétie de Grenoble*, P. Clausi, *Lettre à Mgr Baillès*, 1852 (Péladan, *Dernier Mot des Prophéties*, 1882, 2e partie, p. 39) ; P. Nectou, abbé Souffrant, curé d'Ars, le P. Raynaudi (Mgr Cerri, *I futuri Destini*). (*Ann. du Surnaturel*, 1884, p. 312), une ancienne Religieuse, Orval, Souffrant, Belley, Olivarius, Botin, J. de Vatiguerro, secret de Mélanie, Cyelbe, Prémol.

(4) Sr Marie Imelda, Mère Marie-Thérèse de Jésus (des Clarisses de Gavany).

(5) Abbé Souffrant.

nue en la faisant servir à leurs intérêts : ses membres ne trouveront aucun lieu de refuge (1).

SATURNINUS.

# TEMPS PRÉHISTORIQUES

DÉCOUVERTE D'UNE CIVILISATION MYSTÉRIEUSE AU CENTRE DE L'ASIE

Depuis qu'un courant d'idées, de plus en plus irrésistible, porte les esprits curieux de traditions antiques vers le passé des races disparues de notre globe, un grand nombre de voyageurs intrépides, mus par l'amour de la science, ont sillonné dans tous les sens le centre même de l'Asie. Au prix des plus grands dangers, ayant à lutter à la fois contre les éléments, voyageant parmi des populations inhospitalières, leurs recherches ont pu cependant quelquefois être couronnées de succès. Gloire leur soit rendue ! Car ce n'est pas sans quelque orgueil que, revenus en Europe, ils ont été à même, par leurs récits empreints de sincérité, de présenter aux savants étonnés et presque stupéfaits les preuves indiscutables d'une civilisation mystérieuse, dont les vestiges vénérables sont encore là de nos jours gisant épars

(1) Georges Warens (Mgr Cerri, *I futuri Destini*).

soit au milieu des déserts de sable du centre de l'Asie, soit enfouis dans des cavernes immenses, ayant échappé aux regards des humains au long cours d'âges qu'on ne saurait supputer !

C'est qu'en effet l'homme n'est pas né d'hier ; notre chronologie étriquée est bien pâle, en regard de la réalité des faits. Nos races actuelles dégénérées, et produit de races qui leur étaient de beaucoup supérieures et auxquelles elles ont succédé, ne font qu'accomplir, dans l'Humanité, le rôle qui leur est assigné par la loi d'évolution. Appelées à disparaître comme leurs devancières, peut-être à leur tour, dans quelques milliers d'années, serviront-elles de sujet d'études à une nouvelle race ; peut-être les savants d'alors auront-ils à scruter leurs origines de même que les érudits d'aujourd'hui recherchent le mot de l'énigme qui leur est présentée par l'exhumation en quelque sorte de populations, dont jusqu'ici nul n'avait jamais soupçonné l'existence. Leur nom a été presque effacé de la mémoire des hommes ; à moins qu'on ne veuille prendre, comme une affirmation, l'écho affaibli de légendes locales à ce sujet.

Qu'est-ce qu'une légende après tout ? La trace indéniable d'un fait ayant laissé son empreinte là où elle s'est formée, et perdant d'autant plus son caractère précis, dans le Temps, qu'elle s'éloigne de l'époque où le fait a pu avoir lieu. Revêtant tout d'abord la forme orale, le récit passe de bouche en bouche, soumis à tous les caprices de l'imagination de l'homme, s'empreint de merveilleux et, colporté de siècle en siècle, n'arrive que dénaturé aux époques posté-

rieures, alors que la science s'en empare et cherche à en extraire la substance.

Tel est à peu près le cas pour l'exposé que nous présentons au lecteur.

Des ruines dénotant une civilisation très avancée existent, avons-nous dit, au centre même de l'Asie. Quel est l'organisme humain, quelle est la nation en un mot qui a pu mettre en œuvre cette civilisation ? L'histoire est muette à cet égard ; le champ des hypothèses se trouve donc ouvert, et il faut espérer qu'un chercheur de génie arrivera à pouvoir reconstituer cet édifice écroulé d'une civilisation disparue. Jusque-là qu'il nous suffise de citer les relations d'explorateur qui ont visité ces contrées, entre autres celle du général russe Prejevalsky.

Au Thibet, dans les montagnes, existe une muraille gigantesque, non encore détruite, se prolongeant au loin depuis le cours de la rivière Khuan-ke, en bas des monts Kara-Korum. Cette construction témoigne d'une civilisation très avancée ayant dû se constituer là il y a des milliers d'années. Quels secrets étranges, quelles révélations pourraient surgir de ces vestiges vénérables, s'il nous était donné de faire revivre ce passé, lettre morte pour le genre humain actuellement.

Les portions orientales et centrales de ces régions connues sous le nom de Nan-Schayn et Altine-Taya étaient autrefois recouvertes, dans un temps qu'il est impossible de supputer, de nombreuses cités pouvant rivaliser avec la Babylone relativement moderne. Une période géologique tout entière s'est accomplie

depuis que ces cités antédiluviennes ont exhalé leur dernier souffle. Enfouies au-dessous des remparts mouvants de sables sans cesse renouvelés, elles reposent au milieu de ces terres désolées, mortes à tout germe de vie, contrées formant les plaines centrales immenses du bassin, dont les limites seules sont superficiellement connues du voyageur.

Au milieu de ces plaines stériles, de fraîches oasis se rencontrent cependant où nul pied humain n'a pu encore s'aventurer, car leur abord est tellement difficile qu'elles sont inaccessibles même aux naturels du pays, par suite des ouragans qui ravagent entièrement les plaines en avant d'elles.

A la suite de ces tempêtes de sable, des abîmes profonds se creusent dans les entrailles de la terre ; des ouvertures se sont formées donnant accès dans le sous-sol de quelques-unes de ces oasis : espèces de cavernes sablonneuses où plusieurs armées pourraient se mouvoir à l'aise.

Du reste, ces antiques civilisations sont en quelque sorte constatées dans d'autres régions de cette même contrée relativement plus peuplées. — L'oasis Tchertchen, par exemple, située à environ, 4,000 pieds au-dessus du niveau du fleuve Tchertchen-d'Aria, est entourée, dans toutes directions, de ruines archaïques débris de cités détruites. On y a rencontré plus de trois mille squelettes ou ossements humains, vestiges avérés de races, de nations éteintes, dont les noms sont maintenant inconnus à nos ethnologistes. A vouloir classer, diviser ces ossements, combien un anthropologiste de profession se trouverait embarrassé,

puisque les descendants respectifs de toutes ces races antédiluviennes mêlées et confondues, les reconnaissant comme leurs ancêtres, sauraient à peine donner quelques vagues renseignements sur ce point important de leur descendance supposée.

Lorsqu'on les interroge sur leur origine, les habitants actuels de ces contrées répondent invariablement qu'ils ne savent pas d'où leurs frères sont venus, mais qu'ils ont entendu dire que le premier ou les plus anciens hommes de ces localités avaient été gouvernés par les grands génies de ces déserts.

Qu'une semblable réponse puisse être imputée à l'ignorance ou à la superstition, soit pareillement à un enseignement oblitéré d'une doctrine secrète ésotérique, une base demeure cependant, étayant en quelque sorte ce récit; nous voulons parler d'une tradition primordiale dont on doit tenir compte dans une certaine mesure. Seule entre toutes les tribus du pays, celle du Khoörassan prétend être venue de la région connue de nos jours sous le nom d'Afghanistan, et cela bien avant Alexandre ; et ces légendes apportées et apprises viendraient corroborer les récits des natifs du pays.

De plus, le célèbre voyageur russe Prejevalsky, déjà cité, rapporte que dans l'oasis de Tschertchen, au Thibet, existent les ruines de deux vastes cités ; la première a été détruite, selon la tradition locale, il y a trois mille années, par un héros considéré comme un géant ; et la deuxième, plus récemment, par les Mongols, vers l'an 1000 de notre ère.

L'emplacement de ces deux cités, d'une étendue



prodigieuse, se trouve actuellement recouvert par les sables du désert, livré au soulèvement impétueux des vents brûlants du simoun ; et, à la suite des ouragans presque perpétuels en ces parages, on découvre, parsemés çà et là, des porcelaines broyées, des ustensiles de cuisine, même des ossements humains.

Les natifs rencontrent assez fréquemment des vases d'or ainsi que des monnaies en argent, des diamants, des turquoises et, ce qui doit le plus étonner, des verres cassés. Des cercueils en bois d'une matière inaltérable ont été quelquefois exhumés, au-dedans desquels des momies embaumées reposent dans leur dernier sommeil.

Parmi ces momies, celles représentant des hommes sont toutes de haute stature et dépassant de beaucoup la moyenne ordinaire; elles sont puisamment bâties avec de longs cheveux ondoyants.

Dans une autre excavation, se trouvent douze squelettes d'hommes accroupis, les mâchoires affermies par un cercle d'or passant sous le menton en travers du sommet de la tête. — Peu de temps après a été découvert le sépulcre séparé d'une jeune fille. Elle était entourée dans un étroit vêtement de laine, le sein revêtu d'ornements étoilés en or, les pieds laissés à découvert. (Lecture faite par Prejevalsky qui ajoute que, tout le long de la route longeant la rivière de Tchertchen, il a entendu dire par les naturels dupays que, selon des légendes antiques, trente-trois villes très anciennes ont été enlevées en ces lieux, dans le passé, sous les sables du désert.)

Une tradition identique a cours, sur le Lob-nor et

dans l'oasis de Kerga, où l'on retrouve les traces d'une ancienne civilisation disparue remontant à des temps que l'on ne saurait évaluer, ce qui donne le droit d'ajouter foi à une autre légende garantie en quelque sorte par les pundits (savants) de l'Inde et de la Mongolie, lorsqu'ils font mention d'un immense amas de documents, espèces de bibliothèques, exhumés des sables, archives respectables de l'antique savoir magique, dont les habitants étaient alors en possession d'après la légende. Ces documents, recueillis au dehors et mis en sûreté, n'attendent plus, pour être déchiffrés, que d'être étudiés, si tant est qu'on puisse jamais retrouver la clef du sens profond qu'ils renferment.

La science occulte répond à ces desiderata, avec cette réserve toutefois que ceux qui s'y adonnent se montrent très discrets sur la nature des sources où ils vont puiser leurs documents ; car ceux qui ont détenu au cours des âges, et détiennent encore aujourd'hui la clef des symboles dont nous possédons seulement des thèmes commentés par à peu près, n'ont jamais voulu déchirer le voile en entier. Pourquoi ? dira-t-on. Par la raison que la lumière trop éclatante de la vérité n'était point bonne à être projetée dans un monde non encore préparé à ces sublimes enseignements !

Il ne faut pas le dissimuler, nous connaissons fort peu de chose, sur la doctrine véritable des grands initiés des temps antiques. Des documents existent, cela n'est plus douteux ; mais qui les connaît de nos jours exactement, sans crainte d'erreur ?

Quel est le savant assez osé, fût-il initié lui-même,

qui ait pu, en toute sincérité, affirmer sa compétence en ce qui concerne un enseignement qui a toujours été célé jusqu'ici, alors que son premier devoir d'initié était de se taire ?

Telle est la question ; il ne faut pas chercher où elle n'est pas, heureux si nous pouvons un jour faire parler le sphinx. Ce doit être le vœu le plus ardent de tous les amis de la science. En attendant, contentons-nous des à peu près qui dépassent encore de beaucoup les élucubrations philosophiques modernes sur le système du monde, tant physique qu'intellectuel et moral.

En somme, la découverte d'une civilisation préhistorique au centre de l'Asie est éminemment suggestive.

Elle démontre tout d'abord, d'accord en cela avec la science, que des bouleversements géologiques ont eu lieu en Asie, à des époques différentes, qui ont eu pour effet de remanier la structure même de cette partie du globe actuel, par delà les plus anciennes civilisations connues : conséquence immense ouvrant des horizons presque infinis à la superposition des races humaines les unes sur les autres. Puis, en outre, s'il en est ainsi, un autre fait rigoureusement déduit en découle, à savoir que les races humaines dépassent les cataclysmes, au milieu des transformations produites dans la structure terrestre, les suivent en quelque sorte, et qu'à chaque convulsion géologique succède une convulsion ethnique, si je puis m'expliquer ainsi. Ce qui dénoterait un plan providentiel unitaire dans toutes les parties du Cosmos, où chacune d'elles viendrait se joindre à l'ensemble, en créant l'unité du des-

sein conçu, appelé à se survivre, au milieu de transformations successives. Chaîne sans fin reliant le passé au présent, affirmant le progrès dans la création ; progrès jamais interrompu, dans l'espace et dans le temps, se mouvant dans l'Eternité sans limites !

L'homme a toujours conçu d'instinct cette grandiose épopée qui le relie à tous les êtres ; c'est en un mot le Divin qui l'étreint de toutes parts pour ne plus le quitter à jamais !

Si haut que l'on remonte dans les souvenirs du passé, en sondant d'un œil curieux, attentifs à recueillir les similitudes ou les coïncidences, qu'on les dénomme ainsi, si l'on veut. Qu'importe ! on retrouve les mêmes traditions parmi les peuples les plus divers, soit au nord, soit au sud, soit à l'orient, soit à l'occident.

Une doctrine secrète conservée avec un soin jaloux dans les sanctuaires, ésotérique à son origine, puis exotérique, s'est toujours affirmée, au moyen de symboles hiératiques, religion universelle de l'ancien monde préhistorique. Nos religions modernes en dérivent directement.

Il faut le proclamer ici bien haut, il n'y a eu dans le passé qu'une seule religion, aussi bien qu'il n'en existe qu'une dans le présent, et qu'il n'y en aura qu'une dans l'avenir, sous des vêtements différents, il est vrai, mais ayant possédé et devant toujours posséder le caractère unitaire inhérent à celui de la nature humaine.

L'homme est simpliste par essence, et la science véritable le démontre victorieusement.

La diffusion d'une doctrine secrète dans le passé ne saurait être mise en doute : le débat, s'il peut en exister un, se restreint à une question d'interprétation.

Or la tradition acceptée sans conteste dans l'antiquité rapporte que, lors de la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie, des milliers de vieux parchemins relatant cette doctrine secrète tant controversée par les modernes ont été sauvés du désastre.

Qui ne sait que, si, sous le règne d'Akbar dans le nord de l'Indoustan, des quantités de manuscrits, fruit de travaux écrits en langue sanscrite, ont été anéantis, conformément aux ordres insensés d'un souverain fanatique et barbare, d'un autre côté le sud de l'Indoustan, qui avait échappé à l'invasion, n'a pu subir les mêmes calamités?

Les antiques parchemins, écho des enseignements de la doctrine secrète des grands initiés, ont été pieusement conservés dans les temples ; ils y sont encore aujourd'hui, entourés de gardes vigilants, afin d'être soustraits aux regards des profanes.

En Chine et au Japon, d'après une tradition universelle, les textes les plus vieux de cette doctrine secrète avec les commentaires qui seuls peuvent aider à la rendre compréhensible, textes s'élevant à des milliers de volumes, ont été mis depuis longtemps hors de la portée de mains profanes.

Toutes ces causes réunies expliquent pourquoi a été perdue depuis des siècles la clef qui aurait permis seule de déchiffrer le sens véritable attaché à ces sym boles multiples et si variés.

Ne les rencontre-t-on pas, du reste, dans la vaste

littérature sacrée et occulte représentée en Egypte par les archives hiéroglyphiques, à Babylone par les caractères cunéiformes retrouvés et composant des bibliothèques prodigieuses en briques cuites ; dans l'Inde par les commentaires secrets qui peuvent rendre intelligible le sens véritable des Védas, ces vérités célées pour l'œil du vulgaire, visibles pour l'initié des sanctuaires. Ainsi que des voyageurs l'ont constaté, d'après la relation qui précède, un nombre considérable de ces manuscrits existent encore au milieu des cryptes solitaires de certaines régions du Thibet. Qu'on consulte, à cet égard, les pundits buddhistes : tous seront unanimes à affirmer l'existence de leurs livres secrets.

Si les initiés qui se sont toujours succédé d'âge en âge jusqu'à nos jours ont cru devoir conserver surtout le dépôt précieux des connaissances qui leur ont été confiées par leurs devanciers, il ne faut pas croire qu'ils aient été mus par des sentiments d'orgueil ou d'intérêt personnel : loin de là. En présence des forces terribles et secrètes mises à leur disposition par le fait de l'initiation, forces produites par les lois physiques naturelles à travers les âges, il eût été dangereux de répandre de telles connaissances à des multitudes non préparées à les recevoir, et qui auraient pu les appliquer au mal au lieu de les appliquer au bien.

Entre autres pouvoirs acquis aux initiés seuls, il en est un, le Vril, dont la puissance destructive a été retrouvée de nos jours par le physicien J.-W. Keely, de Philadelphie.

Mais, dira-t-on, en ce qui concerne la philosophie

pure, quel danger pouvait-il y avoir pour l'humanité à la révéler dans son sens ésotérique? En voici la raison. Prenons la doctrine des chaînes planétaires par exemple, où les sept principes de l'homme se trouvent incarnés dans l'évolution de sept races distinctes, chaque principe se trouvant en corrélation avec le plan d'une planète et d'une race; les principes humains, sur chaque plan, sont pareillement en corrélation avec sept forces occultes inhérentes à chaque race, disent les initiés. D'où il s'ensuit que, les premières races ayant été les mieux douées, leur puissance physique et morale se trouvait être supérieure à celles qui ont suivi; les races en dégénérescence, comme les races actuelles ayant perdu le sens moral élevé de leurs devancières, ne sont point encore aptes à s'adapter, à employer des forces susceptibles de causer un mal incalculable à l'humanité si l'on n'y prenait garde.

Autrefois, l'emploi de ces forces était d'un usage courant chez certaines privilégiées; nous n'en voulons pour preuve que les traditions conservées sur ce sujet, et que l'on rencontre si souvent dans les poèmes de l'Inde, surtout Ramayana.

Voici quelques extraits qui élucideront cette question palpitante d'intérêt à notre sens :

*Changement de formes :* Aussitôt qu'ils eurent ouï ces paroles flatteuses, les huit démons saluent Ravana (le prince des démons), le quittent sous des formes invisibles (t. IV, p. 390).

« Fils de rayon, lui dit le bienheureux Astri, des Rakshasas anthropophages sous différentes formes, et

sous les appapences mêmes de carnivores altérés de sang, habitent dans cette vaste forêt (t. IV, p. 291).

*Pouvoir sur la Vie et la Mort:* Paroles de Carabhanya avant de monter sur son bûcher: « J'ai mérité de Brahma une faveur par mes violentes macérations: c'est que je ne puis être tué par aucune arme dans ce monde, ni percé d'aucune flèche (t. IV, p. 38).

Et plus loin, page 51: « A ces mots Carabhanya mit le feu à son bûcher, et il entra au milieu des flammes. Alors, émergeant de cette masse de feu et purifié, il brilla d'une lumière semblable à celle du feu.

« Il s'éleva par-dessus les mondes, récompense des Richis aux œuvres saintes qui ont veillé religieusement sur le feu sacré (c'est-à-dire la vérité), et, dépassant le ciel des dieux, il atteignit le monde de Brahma lui-même.

« L'anachorète aux œuvres pures vit le père de tous les êtres environné de sa cour, dans son paradis, séjour de béatitude; et Brahma, jetant les yeux sur le saint revêtu d'une éclatante splendeur, le salua avec ces mots: « Sois le bienvenu dans mon ciel. »

Ne dirait-on pas la reproduction presque littérale d'un épisode de béatification de l'un des saints de la légende dorée de l'Eglise catholique ?

*Le Culte de la Force réprouvé dans le Ramayana :* Le culture des armes enfante naturellement une pensée vaseuse d'injustice (t. IV, p. 70); admirable leçon bonne à méditer dans nos temps modernes où la Force prime le Droit.

*Définition du Devoir source de tout Bien :* « Le

Devoir est le père de l'utile; le Devoir engendre le bonheur; c'est par le Devoir que l'on gagne le Ciel. Ce monde a pour essence le Devoir. »

Hélas! que nous sommes loin encore de l'application de ces préceptes.

*Religion du Sacrifice :* « Le Paradis est la récompense des hommes qui ont déchiré eux-mêmes leurs corps dans les pénitences, car le bonheur ne s'achète pas avec le bonheur. » (T. IV, p. 70.)

Ces sentences ne mériteraient-elles pas d'être inscrites en lettres d'or au fronton de tous nos temples, à la place d'honneur de tous nos établissements d'instruction publique? Quelle philosophie sublime, et que de sérénité dans son exposition!

*Suggestion mentale:* « Aditi et Diti, Danou et Kalaka entrèrent dans sa pensée. » (T. IV, p. 41.)

*Le Vril, sa puissance :* « Je vais lancer à sa ruine un dard supérieur céleste d'une triomphante rapidité : *le trait même d'un feu*, pour qu'il dévore cette massue.

« Le trait d'Agni (Dieu du feu, d'où *ignis* en latin), tout pareil au feu, arrêta la grande massue dans son vol dans les airs. » (T. IV, p. 215.)

Qu'était-ce que le Vril? A en croire les antiques récits de l'Inde, c'était le contenant d'une force irrésissistible emmagasinée sous une forme particulière, et dont les anciens Atlantes, ancêtres Rutas, eux-mêmes progénitures des Hindous, connaissaient l'usage. Il est utile de rapprocher la force éthérique nouvelle, découverte par l'Américain Keely, de cette force connue des Hindous.

*Métamorphose :* Dans le Ramayana, lors du départ des grands singes à la recherche de la belle Sita, l'épouse fidèle de Rama, il est souvent rappelé leur facilité et leur pouvoir de se métamorphoser en quelque forme que ce soit.

Il en est de même des démons : on leur reconnaît à tous la faculté de changer de forme.

*Clairvoyance :* Quand la pénitente qui gardait le palais de la déesse fut interrogée par les grands singes sur la possibilité de sortir de la forêt magique, elle leur dit : « Néanmoins, grâce à la puissance que je possède en vertu de mes pénitences, grâce aux *mérites* conquis par mes constantes macérations, vous sortirez tous, singes, de cet obscur labyrinthe.

Plus loin (5e vol., p. 368), le grand vautour qui avait eu, ainsi que son frère, les ailes brûlées (par le feu du Ciel), et s'étaient tous deux abattus sur la montagne, sans pouvoir se relever, punis d'avoir eu dans leur orgueil insensé la pensée de s'élever jusqu'aux Cieux (allusion à la fable d'Icare reproduite par les Grecs). Le grand vautour, interrogé par les singes sur le rapt de Sita par Ravana, leur rendit un service signalé en leur apprenant qu'il avait vu le démon Ravana emporter Sita dans les airs, dans tel lieu...

« Marchez d'un pas hâté, singes, leur dit-il, *car je vous vois déjà, grâce à ma science,* revenir ayant réussi vous-mêmes à voir Sita. »

*Puissance de la volonté :* Le riche Nichara, en qui la pénitence avait entièrement consumé la matière par la puissance de la volonté, fit repousser les ailes du vautour ; et avec elles revinrent sa jeunesse, son cou-

rage et sa puissance (t. IV, p. 39). Et plus loin : « Je te ramènerai ton épouse Sita, dit l'anachorète Sougriva à Rama; je te la ramènerai comme Vischnou ramena les volumes du Véda, perdus dans le cataclysme (déluge).

*Des tentations ou sortilèges attribués au démon :* La tentation de Bouddha, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, a préparé la tentation de saint Antoine ; de même que la tentation de Sougriva (5e vol. du Ramayana) a précédé celle de Bouddha.

La tentation de Bouddha a préparé celle attribuée à saint Antoine tout aussi bien par l'idée, le théâtre, les décorations, le fond même et les accessoires du sujet. (T. V, pp. IV-XV.)

Pour terminer, puisque nous avons mentionné le Ramayana, ce poème unique au monde, cette mer de lait, ainsi que s'exprime Michelet à son sujet, qu'il nous soit permis de dire ici que la morale indienne fait une déification de l'épouse, du mariage une religion, de l'infidélité un sacrilège. Le christianisme futur issu du Christhna indou qui vivait à Madoura plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, y a puisé sa tradition, son dogme, ses principes métaphysiques et moraux, son culte en toutes ses parties ; ce qui ne doit pas étonner, si l'on rapproche cette constatation obligée d'une découverte récente faite au Thibet. Cette découverte est d'importance capitale, considérant qu'il ne s'agit rien moins que de la personnalité de Jésus-Christ, d'une lacune à combler pendant son existence, celle qui a précédé les quelques années de sa prédication jusqu'à sa mort à Jérusalem.

Nous reviendrons sur ce sujet dans un article prochain. On le voit, d'autres civilisations plus parfaites que la nôtre ont existé, puisque nous les avons copiées sans en approcher encore ; quoi d'étonnant alors qu'au delà de l'antique civilisation indienne si peu connue, d'autres centres vivaces et resplendissants de lumière aient tracé leur sillon dans l'humanité si loin en arrière dans leur passé obscur que ces populations, pour nous primitives, ne nous ont plus laissé qu'un peu de poussière en souvenir de leur passage sur la terre ?

Tel est l'enseignement à retirer du récit que nous avons présenté au lecteur au commencement de cet article, et puissions-nous comprendre enfin pourquoi les grands initiés ont cru devoir nous mesurer avec parcimonie les quelques vérités qu'ils nous ont livrées d'âge en âge.

Alfred Le Dain.

---

# Conciliation Gnostique

## I

Quiconque se plonge dans l'étude de la Gnose ne saurait dès d'abord, eût-il l'*œs triplex* dont parle Horace, échapper à une sorte de vertigineux épouvantement. Tant de sèves bouillonnent autour de lui, de si touffus branchages s'entrecroisent et s'enchevêtrent, de si complexes harmonies se succèdent et se heurtent,

tant d'ombre et tant de lumière se manifeste à la fois, qu'il se croit égaré en un fuligineux pandémonium, ne sachant plus où trouver le dextre chemin ni la normale orientation, se demandant même si une orientation est possible.

C'est qu'aussi bien tout semble contribuer à cet égarement. De Simon le Mage à Prescillien, c'est une série ininterrompue de flagrantes contradictions, — on le dirait du moins, — en doctrine comme en morale. Valentin par exemple, dans sa filiation éonique admet une ogdoade, une décade et une dodécade. D'autre part, il proclame la liberté de la chair, tout en décernant des honneurs spéciaux à la virginité. Marcion, lui, admet bien aussi les trente Eons, mais il prêche la continence, et condamne le mariage. Carpocrate, de son côté, reconnaît l'existence d'anges oppresseurs des hommes. Il veut du reste que nous cédions à la concupiscence, que nous obéissions à tous ses appels pour ne pas être dominés par elle. Pour lui, rien n'est bon ni mauvais *in se*. En cela il est diamétralement opposé aux montanistes, ennemis de tous les plaisirs sensuels, passant une partie de leur existence dans les jeûnes et la xérophagie. Les nicolaïtes, reprenant en morale la tradition carpocratienne, vont jusqu'à conseiller la communauté des femmes. Les ophites affectent des tendances universalistes, admettent le magisme, le platonisme et même le judaïsme, si impitoyablement proscrit par les antitactes, qui affirment que tout ce que contient l'ancien testament est inspiré par le démon et qu'il faut en pratiquer le contre-pied. Saturnin enseigne que le



mariage et la génération viennent aussi de Satan et que Jéhovah n'est qu'un des sept anges démiurgiques. Les borboriens et les phibionites adorent un éon femelle, Barbels, et se livrent systématiquement aux plus incestueuses copulations. D'après les caïnites, tous les excommuniés, tous les maudits, Caïn, Cham, Esaü, Coré, Dathan, les sodomites, Judas Iscariote lui-même, doivent être réhabilités : ce sont des calomniés ; leur crime qui est leur gloire, c'est d'être entrés en lutte avec le Dieu des Juifs, qui n'est qu'un faux Dieu. Les esséniens se drapent chastement dans de longues robes blanches pour prier : les adamites ne se présentent dans leurs temples qu'en état de complète nudité.

En prenant connaissance de ces détails, on est vraiment tenté de s'écrier avec M. de Pressensé que la Gnose est le cauchemar de l'humanité !

Il n'en est rien pourtant. M. de Pressensé n'est qu'un puritain étroit, et celui qui se scandalise en pénétrant dans le pronaos gnostique, et qui ne sait pas triompher de son impression première, n'est pas digne de contempler les merveilles du sanctuaire.

Que diriez-vous d'un néophyte catholique qui prendrait ombrage des gargouilles de Notre-Dame et des lubricités sculptées aux acrotères de ses statues ? Est-ce que ces indécents caprices d'artiste empêchent la magnifique et harmonieuse unité de la cathédrale ? Est-ce que même elles n'y contribuent pas dans une certaine mesure ?

La Gnose est autrement vaste qu'une basilique ogivale : c'est un monde, et, pour faire un monde, il faut de tout.

## II

Mais nous avons mieux à dire.

Remarquons une fois pour toutes que c'est par le canal d'écrivains très suspects de parti pris, les Cyrille, les Clément d'Alexandrie, les Irénée, les Théodoret, les Epiphane, que nous sont parvenus la plupart des documents que nous possédons sur les gnostiques. Tous ces protagonistes de l'orthodoxie paulinienne n'avaient-ils pas un intérêt intense à calomnier l'ennemi qu'ils voulaient abattre ? Basile n'est pas né d'hier. On le trouve à toutes les époques. Il fut l'auxiliaire de tous les absolutismes.

Cette considération infirme singulièrement la valeur des détails historiques que nous venons de passer en revue.

Ames scrupuleuses, rassurez-vous. La Gnose n'est point si noire que d'aucuns ont voulu vous la présenter.

Sous ce tissu brodé de tant de fabuleux caprices, lourd de tant de gloses fantaisistes, elle apparaît, en sa sereine majesté, grande, belle et pure, comme la sainte épousée destinée aux noces éternelles.

Çà et là, on voit saillir les fières lignes de son corps immaculé ; on la sent palpiter et frémir à travers ce monstrueux entassement de calomnies qui l'auraient tué, si ce qui est immortel pouvait mourir.

Les grands points de doctrine se dégagent, universellement reconnus, sans contradictions, sans tâtonnements maladifs, clairement, majestueusement.



Qu'on prenne Simon le Mage, Basilide, Carpocrate, Cérinthe, Marc, Marcion, Ménandre, Saturnin, les ophites, ou Valentin, c'est partout l'affirmation d'un Propator unique, éternel en force et en vertu, s'affirmant par le principe de l'émanation, partout un Cosmos œuvre d'un génie inférieur, partout un Christ sauveur réharmonisant le Plérome, rédimant l'humanité.

Et c'est partout aussi la science instaurée sur les ruines de l'antique ignorance ; Γνῶσις est à la fois son nom et sa devise. Jamais elle ne dément l'un, jamais elle ne fault à l'autre !

Et la morale, dira-t-on ?

La morale, n'en déplaise à M. Compayré et à ses traités, est en somme ce qu'il y a de plus relatif ici-bas. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de voir, dès le début de la Gnose, se manifester deux courants différents.

« Si la matière est la source du mal, dit M. Léon Maury, dans sa remarquable thèse sur *les Origines de la Gnose*, il faut nous en délivrer et réduire autant que possible les rapports que nous aurons avec elle ; de là l'ascétisme, et cet ascétisme a été pratiqué avec la plus extrême vigueur par plusieurs sectes ; ou bien, et voici l'autre terme de l'alternative, puisque la nature est par elle-même mauvaise, il n'y a pas à s'occuper du monde sensible ; on ne doit songer qu'aux choses supérieures et pour le reste suivre les impulsions naturelles. »

Il est bien évident que si nous n'étions que des âmes, ce dualisme en morale n'aurait pas lieu d'exis-

ter. La divergence d'orientation ne provient en somme que de la façon dont la matière, c'est-à-dire le corps, est envisagée.

En fait, si l'on s'attache au dogme de l'immortalité et de la supériorité de l'âme, ce qui est un dogme éminemment gnostique, le corps logiquement devient un facteur très secondaire. Qu'importe après tout qu'on fasse de lui ce qu'on voudra, pendant l'infinitésime durée de l'existence terrestre? Qu'on la regarde comme un trésor ou comme une guenille, qu'il soit fait à l'image de Dieu ou du Diable, que cette chair périssable, que cette pauvre loque soit négligée, fustigée, accablée de macérations, ou choyée, obéie, parfumée, abreuvée de délices, quand elle périra, quand ses atomes dissociés rentreront au sein du ténébreux Kénôme, il n'en sera ni plus ni moins.

Le point important est de savoir dans quelles conditions l'amendement intellectuel s'accomplira le mieux. Question de tempérament après tout! Il est évident que, chez certaines natures, la continence absolue paralyse tout essor spirituel, comme il en est d'autres chez qui le plaisir charnel amène promptement une réaction intellectuelle éminemment féconde. Et réciproquement d'ailleurs. La Gnose, étant donnée sa mission universaliste, devait, sous peine de n'être qu'une pure théorie, prévoir toutes les idiosyncrasies possibles. C'est ce qu'elle a fait, et c'est ce qui constitue sa grandeur.

Ces divergences en morale ont non seulement pour correctif, mais je dirai même pour conséquence fatale, une indiscutable unité de doctrine: ascètes, et épi-



curiens, encratites et carpocratiens, docètes et phibionites, tous ont professé pour l'âme le même culte auguste et sublime. Tous marchaient exactement dans la même direction, vers le même but, aspiraient au triomphe définitif de l'idée sur la chair. Ils suivaient deux lignes apparemment parallèles, mais qui, géométriquement convergentes, devaient nécessairement se rencontrer dans le domaine de l'Infini.

III

Je sais bien qu'à l'unité de doctrine on pourrait m'opposer qu'il y a des différences profondes entre les diverses hiérarchies des éons données tour à tour par les simoniens, les valentiniens et les marcionites, pour ne citer que ceux-là.

Et d'abord ces différences sont-elles si capitales qu'on le veut bien dire ? Ne voit-on pas que le plus souvent c'est simplement le vocable qui diffère, non le concept ? Du reste, qu'on affirme sept, trente ou trente-trois éons, le principe de l'émanation n'en subsiste pas moins dans toute son intégralité, ici comme là. Ἓν τὸ πᾶν, comme disaient les pythagoriciens: tout est dans tout. Du moment que vous proclamez le ternaire, c'est-à-dire l'émanation initiale, implicitement vous reconnaissez toutes les potentialités qu'il contient. Simon le Mage s'est arrêté là où Valentin a continué à marcher, voilà tout. Il n'y a là ni contradiction, ni divergence doctrinale.

Un autre terrain sur lequel éclate l'unité gnostique, c'est le terrain social. Toutes les écoles sans

doute ne se sont pas préoccupées des matérialités de la vie terrestre, mais toutes celles qui en ont fait l'objet de leur étude, depuis les esséniens et les thérapeuthes jusqu'aux apotaclites, ont conclu à la nécessité de la mise en commun de tous les biens.

Pour elles, l'ennemie séculaire, la propagatrice de tout sentiment étroit, de tout subversif égoïsme, c'est la propriété individuelle! Et sous ce rapport, comme sous bien d'autres, elles ne font qu'appliquer dans son esprit et dans sa vérité l'Evangile du Christ.

Les paroles qui nous resteraient encore à dire sont réservées aux seuls initiés. Mais ce que nous avons dit ici suffira largement, nous l'espérons du moins, pour amener à nous les âmes que la désolante Hylé retient encore dans ses lacs. Elles verront que nous sommes la véritable Eglise universelle, ouverte à tous, bonne pour tous, ne damnant personne, offrant de vastes horizons à toutes les généreuses envolées et de fraternelles consolations à toutes les faiblesses humaines.

T FABRE DES ESSARTS.

---

# De l'Idée de Dieu

Un philosophe qui avait évidemment dans l'esprit un tour humouristique a dit : « Dieu a fait l'homme « à son image... Soit ! mais l'homme le lui a bien « rendu. » Ce philosophe émettait, à mon sens, une

profonde vérité et, dans ces quelques mots, il a donné la clef de toutes les idées fausses qui sont propagées sur la divinité, aussi bien par ceux qui l'attaquent que par ceux qui l'adorent.

En effet, malgré nous, sceptiques ou croyants nous ramenons toujours les termes de cette divine inconnue à l'étalon humain. A chaque qualité que nous reconnaissons en Dieu, nous ajoutons l'adjectif « divin » ou « absolu » ; nous prétendons alors avoir éclairé notre pensée, et, si nous réfléchissons, nous finissons par nous apercevoir que ce rayon de lumière que nous croyons avoir trouvé n'est que le reflet de l'idée infuse d'un « créateur du monde », mais qu'il ne va pas au delà de l'intelligence inconsciente, mère des idées innées.

Ceux qui nient l'existence de Dieu emploient, depuis de longues années, un argument attristant à force de bêtise. « Puisque vous savez que Dieu existe, disent-ils, démontrez-moi son existence. »

D'abord, je ne *sais* pas que Dieu existe, je le *crois !* Croire, c'est être convaincu d'une chose dont on n'a pas la preuve. Si on la savait, cette chose, elle serait démontrée, et Dieu est indémontrable par essence, je n'ose pas dire : par définition.

Deux termes sont en présence : Dieu et l'homme. Et la question est ainsi posée ; on met en demeure l'*homme*, un être fini, de prouver l'existence de *Dieu*, être infini. Mais, puisque l'homme est fini, il ne peut concevoir l'Etre infini, et, puisque Dieu est infini, il ne peut être conçu par l'homme. Si Dieu était définissable, il ne serait pas infini et, par conséquent, ne

serait pas Dieu. Donc, si Dieu existe, nul ici-bas ne peut le définir ni le connaître. On peut « croire » qu'il est, mais non pas le « savoir ».

Après cela, il paraîtrait singulièrement audacieux de venir dire : « Je vais vous expliquer ce qu'est Dieu ! » Evidemment nous ne pouvons pas le comprendre, j'espère l'avoir prouvé ; mais, si nous ne pouvons savoir ce qu'il est, nous pouvons, du moins, savoir ce qu'il n'est pas.

Un des mystères les plus obscurs des dogmes est celui de la Trinité. Dieu est un en trois personnes ! Et naturellement on a beau jeu à venir dire : C'est impossible ! Comment concevoir trois personnes en une seule ? C'est incompréhensible ! Certainement c'est incompréhensible, et cela l'est bien davantage si vous vous contentez d'ajouter au substantif « personnes » l'adjectif « divines ». Ce n'est pas le mot qu'il faut ajouter, c'est l'idée qu'il faudrait dégager !

Le mot « divin » n'a aucun sens propre ; pour nous, c'est démontré puisqu'il est synonyme d'absolu, d'infini, et que nous n'avons aucune notion pratique de l'infini. Cependant, s'il n'est pas explicable positivement, il est concevable négativement. Dieu au sens négatif signifie : extrahumain !

Cette trinité n'est donc point formée de personnes ayant quoi que ce soit comparable dans l'humanité. Ces trois personnes n'ont alors ni corps, ni âme, ni individualité, ni, en résumé, la moindre des choses qui se trouvent chez l'homme. Déjà, si je ne puis connaître ces trois personnes divines, je puis du moins les concevoir, puisque, en les admettant d'es-

sence extrahumaine, différente de ce que mon intelligence peut saisir, je leur crée une existence qui ne blesse en rien ma logique ni ma raison, car je sais qu'elles vivent, ou plutôt qu'elles *sont* dans un plan supérieur à l'humanité et où mon esprit ne peut atteindre.

Or, si les personnes dont se compose la trinité n'ont point un corps comme le nôtre, n'ont point d'âme, point d'apparence visible, pourquoi ne pourrai-je pas admettre leur mystérieuse coexistence ? J'en suis réduit à me dire : Je ne les puis concevoir ! Evidemment, et c'est la première chose que j'ai dite : Si vous pouviez concevoir Dieu, il ne serait pas !

Envisageant ainsi la divinité, j'en arrive à faire justice des expressions : Dieu le père, Dieu le fils, Dieu le Saint-Esprit. Il eût mieux valu ne pas employer ces qualifications à propos de Dieu, car elles ramènent invinciblement l'esprit à cette erreur qui l'enchaîne, l'anthropomorphisme de la Divinité.

On dit aussi : Dieu est l'absolue bonté, la sagesse parfaite, la justice suprême, l'intelligence infinie ! Que veut dire tout cela ? Que Dieu est bonté, justice, sagesse, intelligence, à un degré inaccessible à l'homme ! Certes cela est vrai, mais ces mots n'en sont pas plus clairs pour cela ! Que penseriez-vous du maître qui dirait à l'élève : « Vous avez bien entendu le mot « que je viens de dire ? Eh bien, ce mot vous ne pou- « vez pas le comprendre, ni moi non plus d'ailleurs, « parce que votre entendement humain ne peut s'éle- « ver jusque-là ! » Et l'élève pourrait répondre : « Pourquoi l'employez-vous ? »

De même, bonté, sagesse, etc., sont des expressions qui n'ont pas de sens, se rapportant à Dieu; elles caractérisent des conceptions humaines inapplicables au Créateur. Aussi,— peut-on me répondre, — j'ajoute: Divine suprême infinie ! Mais ce n'est là que l'abrégé de cette phrase : « Que je ne puis pas concevoir ! » Dès lors, pourquoi employer des mots qui ne peuvent par définition éveiller en vous la moindre idée juste ? Ils vous servent, ces mots impropres, à évoquer une tacite comparaison entre qui ? Entre deux termes dont l'un vous est inconnu : Dieu ! Ce qui fait que votre comparaison n'existe même pas.

D'ailleurs la même objection peut se faire à propos des personnes de la sainte Trinité ; c'est un syllogisme. Le mot *personne* appliqué à Dieu est faux, car il éveille en moi une idée de comparaison dont j'ignore un des termes, ce qui fait que mon esprit se débat dans le vide quand je l'emploie : or ce mot est communément employé, donc il ne sert qu'à m'égarer.

Mais, alors, que faut-il penser de Dieu ? Une seule phrase me paraît vraiment belle : « Je suis celui qui suis ! » Oui, Dieu est non seulement celui qui est, car « celui » éveille encore une idée de comparaison mais il est aussi *ce* qui est. Tout n'est pas Dieu, ce serait du panthéisme, mais Dieu est véritablement ce qui est. Alors Dieu est le mal ? Non, car le mal n'existe pas ! C'est la négation de ce que l'homme appelle le Bien. Le mal n'est pas plus que le néant qui est la négation de l'existence, pas plus que l'ombre qui est la négation de la lumière. On peut donc dire ceci : Tout ce qui est renfermé dans ce que l'homme appelle

le Bien, c'est-à-dire ce qui est suivant la norme absolue, tout cela est en Dieu ou par Dieu. Mais l'homme peut-il connaître l'essence de la norme, la fin réelle des mondes, des choses, du Bien ? Non, il ne peut la connaître, mais il croit qu'elle existe, parce qu'elle doit être pour que Dieu *soit* et que Dieu *doit* être pour qu'elle *soit*. C'est un cercle, mais la science n'est-elle pas figurée, comme la vie universelle, comme le feu universel, comme l'âme des univers, par le serpent qui se mord la queue, par le cercle au centre duquel est un point ?

Certes, l'homme ne peut « savoir » que le Bien absolu existe, pas plus qu'il ne peut « savoir » que Dieu est ; mais il peut le sentir, le « croire », et c'est par cette foi qui l'éclaire que s'affirme le souffle divin qui l'anime, c'est par cette infuse sensation d'un au-delà d'où il est exilé, d'une fin extrahumaine où il tend que nous pouvons confusément nous dire :

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient du ciel !

On dira : Par ces pensées, vous éloignez l'homme de Dieu ! Vous lui prouvez qu'il ne peut avoir une idée juste sur la divinité ! Oui, c'est vrai, mais en échange je lui montre qu'il doit se faire du Créateur une idée plus haute, plus surhumaine, plus universelle, et que, loin de chercher à comprendre ce qu'il ne saura jamais expliquer, il doit se confier sans lutte et sans regrets à cette étincelle qui l'anime, à ce fil conducteur mis en lui pour le guider vers la vérité éternelle lorsqu'il lui fut donné la Foi !

P. DE LABAUME.

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE † CROIX

*(Thèse de Licence)*

# ESSAIS D'INTERPRÉTATION
DU
# SYMBOLISME de la MAÇONNERIE d'YORK

## II

## LA SOCIOLOGIE DES FRANCS-MAÇONS

PAR

ÉDOUARD BLITZ R∴ A∴, S∴ I, ∴ D∴ S∴ C∴

Ainsi qu'il a été démontré dans notre thèse précédente par l'analyse du grade capitulaire de Maître de Marque, quatrième du Rite d'York, la Franc-Maçonnerie n'est pas seulement « une Société basée sur les principes de la Loi Naturelle et dont le but est la Philanthropie », mais encore possède-t-elle des secrets ignorés de la presque totalité des Frères, et dont l'importance est telle que leur divulgation pourrait entraîner les conséquences les plus graves, non seulement pour la prospérité de l'Ordre, mais surtout pour la réalisation du grand projet d'émancipation intellectuelle, religieuse et sociale de l'humanité, but absolu, mais non avoué, de la Franc-Maçonnerie.

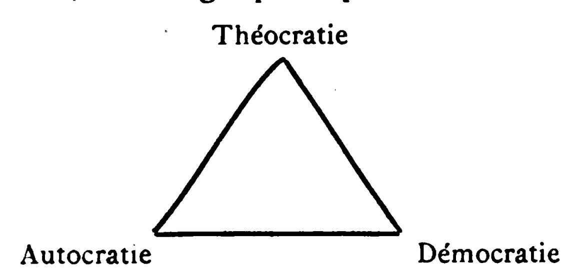
Comprenant que le Grand-Œuvre de la Réintégration de l'homme dans ses Droits ne peut s'accomplir que lorsqu'Il aura acquis la parfaite connaissance des Devoirs qui Lui incombent, la Franc-Maçonnerie a pris pour point d'appui un terme absolu, reconnu et universellement accepté ; l'ordre a basé son système sur les préceptes de la plus stricte *Moralité* qui est une, universelle et infaillible.

Ses rituels ne semblent contenir aucun autre enseignement que celui de la morale ; le symbolisme maçonnique même, si fécond en adaptations mystiques et religieuses, scientifiques et sociales, ne reçoit guère en loge d'autre interprétation.

Cependant, même après un examen très superficiel des rituels maçonniques, un vrai maçon ne peut manquer de découvrir, sous la gaze qui le voile à peine, l'admirable plan de gouvernement politique préconisé par la Franc-Maçonnerie et dont nous nous proposons de tracer ici les grandes lignes.



Toutes les formes de gouvernement ne sont que des modifications de trois grands systèmes, connus sous les noms de : Théocratie, Autocratie et Démocratie, formant ce que nous pourrions nommer symboliquement, le triangle politique :



La Tréocratie est cette forme de gouvernement dans laquelle Dieu est considéré comme le chef suprême, les livres saints comme l'unique loi ; les prêtres sont les fonctionnaires d'État, et les croyants forment la nation.

Les infidèles sont hors de loi et ne participent aucunement « aux droits et bénéfices » de la société théocratique, dont ils sont impitoyablement exclus.

La Franc-Maçonnerie a cela de commun avec la Théocratie que le chef suprême de l'Ordre est le G.·. A.·. D.·. L.·. U.·. et que nul athée n'est admis au sein des loges.

La Théocratie fut la forme de gouvernement adoptée par les Israélites sous Moïse.

C'est la forme principale des gouvernements de *l'Asie*.

La Théocratie est administrée par le clergé : c'est l'État *dans* l'Église.

L'Autocratie est basée sur la loi du plus fort, c'est le gouvernement militaire par excellence.

L'Autocratie fut le régime des Jules César, des Pierre-le-Grand, des Napoléon.

En Théocratie, le chef suprême, étant éternel, demeure à jamais sur son céleste trône ; mais sous le gouvernement autocratique, le chef suprême étant mortel, le pouvoir est transmis à ses descendants directs par un droit d'hérédité nommé Droit divin.

Les nations autocratiques sont gouvernées par des fonctionnaires classés d'après un certain ordre nommé hiérarchie.

La Franc-Maçonnerie est éminemment hiérar-





chique. Dans sa forme la plus simple elle ne possède pas moins de trois grades initiatiques, et nul atelier régulier n'est autorisé à ouvrir ses travaux sans la présence de trois officiers dont les fonctions sont subordonnées les unes aux autres.

L'Autocratie fut la forme de gouvernement adoptée par les Israélites sous leurs rois ;

C'est la forme principale des gouvernements de l'*Europe*.

L'Autocratie est administrée par l'armée et le clergé (Russie) : c'est l'État *et* l'Église.

La Démocratie est basée sur la loi de la Majorité, c'est la forme civile de gouvernement.

Sous l'administration démocratique, le chef suprême, nommé directement par le peuple, est remplacé par un nouvel élu au bout d'une période variant de quatre à sept années.

La Franc-Maçonnerie dans ses loges affecte le suffrage universel pour l'élection de ses dignitaires, mais ressemble surtout au système démocratique au point de vue de la liberté individuelle, basée sur les principes de l'Égalité et de la Fraternité.

La Démocratie est la forme principale du gouvernement en *Amérique*.

Le gouvernement démocratique est administré par la magistrature : c'est l'État *sans* l'Église.

***

La Franc-Maçonnerie synthétise ces trois systèmes en une seule grande forme politique, empruntant à



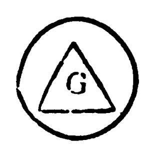
chacun des précédents son principe caractéristique :

A la Théocratie : Dieu, Maître suprême;

A l'Autocratie : la Discipline et la Hiérarchie militaires;

A la Démocratie : la Liberté, l'Égalité et la Fraternité.

Synthèse bien exprimée par le pantacle des grades capitulaires de la Maçonnerie d'York, représentant un triangle renfermé dans un cercle; et la lettre G,




placée au centre de la figure, *initiale du nom sacré de la Divinité* (en anglais *God*) *devant laquelle, du plus jeune Apprenti jusqu'au Vérérable Maître, nous nous inclinons tous avec respect et humilité*, est aussi l'initiale du mot Gouvernement, auquel, avec un égal respect et une égale soumission, nous devons tous obéir.

Une preuve tout aussi marquante de l'éclectisme politique du rite d'York nous est offerte par le tableau des officiers d'un chapitre de Royal-Arche présidé par un Grand Prêtre, représentant le gouvernement *religieux* de la Théocratie; un Roi, représentant le gouvernement *militaire* de l'Autocratie; et un Scribe, représentant le gouvernement *civil* de la Démocratie.

Ce gouvernement synthétique, préconisé par la Franc-Maçonnerie, peut, avec raison, être nommé *Hiérocratie.*

Il suffirait, en effet, pour justifier cette appellation

de se rappeler le gouvernement intérieur des Loges symboliques par un Maître, un premier et un second surveillants, et le gouvernement de l'Ordre tout entier: en loges subordonnées aux Grandes Loges ou Suprêmes Conseils de chaque pays, et la dépendance (toute morale, du reste) sous laquelle ceux-ci se placent envers « la Céleste Loge, là-haut, où préside le Grand Architecte de l'Univers. »

Partout l'on remarque cette grande subdivision en trois termes de l'autorité et du pouvoir.

Le symbolisme de la Franc-Maçonnerie dans tous les rites est très prodigue en représentations de cette hiérarchie: de l'Echelle de Jacob à l'Echelle philosophique du Kadosh. Et faut-il évoquer la nomenclature des treize grades du Rite américain, des trente-trois grades du Rite écossais, des quatre-vingt-dix grades du Rite de Misraïm, etc., pour montrer la hiérarchie de l'Initiation maçonnique elle-même?

Dans le gouvernement des Francs-Maçons l'administration est graduée avec le même soin que l'instruction dans les mystères, mais l'Ordre affecte pour le nombre 3 la préférence marquée par les pythagoriciens, les kabbalistes et par tous les initiés, à quelque tradition qu'ils appartiennent.

Jetons un coup d'œil sur l'ensemble de la constitution générale, ou plutôt sur l'anatomie de ce système universel d'organisation sociale que l'esprit de la Maçonnerie cherche à établir pour gouverner les *Nations Unies*, organisation à laquelle nous avons donné le nom de gouvernement sacré ou Hiérocratie.

*
* *

Le fait que nos Temples sont élevés à la gloire du Grand Architecte de l'Univers ;

Le fait qu'il est solennellement recommandé à tout maçon « de ne jamais entreprendre un travail important sans invoquer d'abord les bénédictions du ciel » ;

Le fait que la première question demandée en loge à un néophyte l'amène à déclarer publiquement sa confiance en Dieu ;

Prouvent que tout le plan social de la Franc-Maçonnerie repose sur le principe fondamental de la Théocratie :

### La Religion

Cependant, si nous nous rappelons avec quel soin la Maçonnerie évite la moindre tendance vers l'esprit de secte, nous conviendrons que, par le mot Religion, il ne faut pas entendre un culte particulier, mais plutôt, selon les termes de Webster, « la pratique « d'une réelle piété consistant dans l'accomplissement « de tous nos devoirs envers Dieu et les hommes, et « dans l'obéissance aux commandements divins. »

Cette définition adoptée par les écrivains maçonniques les plus érudits de l'Amérique s'applique parfaitement à la Religion de la Hiérocratie et rallie à elle les Hindous comme les Juifs, les Mahométant comme les Chrétiens.

Le terme intermédiaire entre Dieu et l'homme, contenant cette loi divine dont parle Webster, est la Conscience.



Nous possédons à présent les trois éléments constitutifs du premier Ternaire, base de la science sociale maçonnique et identique au principe fondamental de la Théocratie :

| | |
|---|---|
| RELIGION | Dieu,<br>Conscience,<br>Homme. |

La Religion est le premier pilier supportant le Temple hiérocratique, et on le fait contempler au Néophyte par les yeux de l'âme, alors qu'aveugle et nu il vient de pénétrer pour la première fois dans le sanctuaire de la Science occulte.

Il en est autrement à l'égard des deux autres piliers de l'édifice social, lesquels, ayant rapport directement avec notre bien-être matériel, doivent être considérés avec les yeux du corps.

Quels sont, en effet, les premiers symboles qui attirent l'attention du maçon venant de recevoir la Lumière ?

La Bible, le Compas et l'Equerre.

Que représentent-ils en Sociologie ?

« La Bible qui règle et guide notre conduite » est le sublime symbole de la Loi, de la Constitution, de l'Ordre général, de l'Organisation sociale, etc. La Bible représente l'ensemble des trois grandes divisions politiques d'une Nation, savoir :

| | |
|---|---|
| LOI | Pouvoir exécutif,<br>Pouvoir législatif,<br>Peuple. |

constituant le deuxième grand Ternaire basé sur la hiérarchie et identique au principe fondamental de l'Autocratie.

Pendant que le Néophyte prête serment et reçoit ses premières instructions, on lui fait *soutenir* la Bible de la main gauche, afin de lui faire entendre que tout citoyen doit être le *soutien* de la Loi, le défenseur de l'Ordre, et, pour appuyer davantage sur cette obligation, on lui fait promettre le *secret* (serment d'Apprenti), et l'*obéissance* (serment de Compagnon), c'est-à-dire *d'obéir en silence*, et cela *au péril de sa vie*, *à l'Autorité*, *à la Loi*, afin de préserver l'harmonie qui fait la force et la vitalité de notre institution.

Enfin l'Equerre et le Compas (troisième pilier de l'édifice social) ne sont que des instruments de travail, représentant, comme le symbole de la Ruche au grade de Maître, l'activité générale.

La main droite du Néophyte repose sur l'équerre et le compas pour signifier que tout citoyen de la nation maçonnique doit constamment tenir à la main les outils du travail rédempteur.

Ces enseignements sont souvent répétés en Maçonnerie et sous différents symboles ; mais aucun d'eux n'est aussi frappant que la « due forme » de l'Apprenti, à l'autel des serments, soutenant la Loi d'une main, et de l'autre défendant la sainteté du Labeur.

L'Equerre et le Compas symbolisent donc le travail dans sa double acception, correspondant à la Maçonnerie *opérative* ou pratique et à la Maçonnerie *spéculative* ou libre et acceptée :



*Travail matériel* et *Travail intellectuel.*

Et nous trouvons sans peine les trois éléments hiérarchiques établissant le double Ternaire du Labeur, basé sur le principe fondamental de la Démocratie américaine qui demande que chaque citoyen soit une entité active.

TRAVAIL

| *L'Equerre ou l'Ecole* | *Le Compas ou l'Atelier* |
|---|---|
| Le Maître | Le Maître |
| Les Disciples | Les Compagnons |
| Les Ecoliers | Les Apprentis |

La Franc-Maçonnerie ne recrute ses membres que parmi les individus n'ayant aucun vice corporel; elle exclue la femme, l'enfant, le vieillard, l'insensé, l'idiot, l'illettré, ainsi que les estropiés et les mutilés, non pas par un esprit exclusif, inhumain, mais pour signifier au moyen d'un puissant emblême que nul citoyen de la République maçonnique ne peut être dispensé de la loi du travail, même à cause d'inhabileté physique ou intellectuelle. Les devoirs maçonniques incombent à tous ceux qui aspirent à la participation des « droits et bénéfices » que leur promet le gouvernement hiérocratique.

C'est précisément pour cette raison que le nouveau maçon est pressé on ne peut plus vivement « d'aider et de secourir ses frères malheureux » au moment même où il se trouve si complètement dénué de biens matériels qu'il lui est littéralement impossible de

« déposer le moindre objet métallique dans les archives de l'Ordre » comme il le lui est demandé.

Il semblerait que le moment serait opportun pour illustrer, par l'exemple, cet esprit de charité, dont le discours du Vénérable est imprégné, en permettant à un Frère de venir au secours de cet infortuné et lui permettre de satisfaire « à l'ancienne coutume préservée dans chaque loge régulière et bien gouvernée. » Mais non, le néophyte est abandonné à son sort et laissé dans sa misère.

Cette cérémonie, qui produit toujours sur les assistants une profonde impression, a pour objet de rappeler au nouvel initié qu'un citoyen de la République universelle, capable, dans quelque endroit du monde où peut le conduire la Destinée, de travailler et de recevoir un salaire suffisant à ses besoins et à ceux de sa famille, est fait pour aider et secourir les infortunés, mais non pas pour recevoir l'aumône lui-même. — Les frères malheureux qu'il lui faut assister sont précisément ces vieillards impotents, ces estropiés, ces aliénés qui, hélas! ne peuvent participer au travail commun.

De même, la loi régularisant le travail est sagement exprimée par le symbolisme de la Règle de vingt-quatre pouces « emblème des vingt-quatre heures du jour qu'on nous apprend à partager en trois parties, savoir : 8 consacrées à Dieu et à secourir nos frères; *huit pour nos occupations ordinaires* et huit heures pour le repos et le sommeil (1), » évitant par cette

(1) Traduction de J. M. Ragen.

intelligente division du temps les effets délétères du labeur excessif, la concurrence immodérée, etc.

Ce programme de la journée de huit heures est précisément celui que les systèmes socialistes actuels ne cessent d'exposer à l'attention des législateurs de tous les pays, et cette loi si sage qui est celle de la Franc-Maçonnerie depuis 1717, sera certainement promulguée le jour où nos frères des Chambres législatives voudront permettre à la loi maçonnique d'être « le guide » de leur vie publique, comme elle est « la règle » de leur vie privée.

II

Nous venons de voir que la Nation maçonnique est formée de l'association de citoyens actifs et laborieux, association comparable seulement à celle d'une immense ruche d'abeilles ; et que la Constitution du Gouvernement hiérocratique s'appuie sur les principes fondamentaux de la théocratie, particulière à la nature contemplative de l'Asiatique ; de l'Autocratie, caractéristique de l'esprit chevaleresque de l'Européen et de la Démocratie, expression politique du « *self-help* » américain.

Il nous reste à exposer brièvement le mécanisme interne de cette forme de gouvernement politique qui n'est que l'application, sur une plus grande échelle, du gouvernement des ateliers par un vénérable Maître, un premier et un second surveillants.

Quelles sont les fonctions politiques que ces trois dignitaires de la Loge représentent en science sociale ?

Les instructions rituéliques de la Maçonnerie d'York vont nous les indiquer on ne peut plus clairement : « Le vénérable Maître se lève à l'Orient pour ouvrir et « *gouverner* sa Loge, ordonner le travail et donner « aux ouvriers l'instruction qui leur convient. »

Le Vénérable représente, par conséquent, le pouvoir exécutif, l'autorité supérieure, le gouvernement tout entier concentré dans la personne d'un chef suprême d'où émanent tout les ordres : c'est lui qui, en ordonnant le travail, met en activité le grand atelier social, l'immense ruche d'artistes et d'artisans. Le Vénérable gouverne en autocrate, réunissant les pouvoirs législatif et exécutif: *il se lève à l'Orient*, pour signifier que la plupart des gouvernements orientaux appartiennent à cette forme autocratique.

Mais le Vénérable est également chargé du soin de donner l'instruction, fonction qui nous présente ce dignitaire sous l'aspect de l'instituteur, du philosophe. Donner l'instruction évoque l'idée de *Science*, comme gouverner, celle de *Sagesse*.

En effet, Salomon, dont le rôle revient au Vénérable dans la grande tragédie du « sublime grade », était un autocrate universellement connu pour sa profonde sagesse et ses grandes connaissances scientifiques.

Le Vénérable Maître est donc le symbôle vivant du *Gouvernement* et de la *Science*.

Le premier surveillant a pour fonctions « de payer « le salaire des ouvriers, *s'il leur en est dû*, afin que « nul ne s'éloigne mécontent. »

Le rôle du premier surveillant, comme celui du Vénérable, est double :

Etant chargé du paiement des ouvriers, le Premier Surveillant personnifie le *Capital;* la phrase « s'il leur en dû » évoque l'idée d'une juste et égale distribution selon le mérite personnel de l'ouvrier, idée renforcée encore par la phrase qui termine la réponse du Premier Surveillant, « l'harmonie étant la force et « le soutien de toutes les institutions et principale- « ment de la nôtre. »

Ceci démontre clairement que sous le gouvernement hiérocratique le rôle du Capital est de veiller au maintien de la paix, de servir d'intermédiaire entre les partis dissidents ; son privilège est l'arbitrage.

Dans les mystères du troisième degré, le Premier Surveillant représente le beau caractère d'Hiram, roi de Tyr, qui établit clairement sa personnification du Capital en fournissant les matériaux pour le Temple ainsi que les ouvriers chargés de l'édifier.

Dans le deuxième grade du Conseil des Maîtres Royaux et sélects (neuvième du Rite d'York américain), l'illustre Roi de Tyr joue le rôle de Pacificateur et fait rentrer l'imprudent Izabué dans les bonnes grâces de Salomon.

Le premier Surveillant représente donc le *Capital* et la *Justice*.

Le second Surveillant est chargé « d'appeler les ouvriers du travail au repos, de les surveiller pendant ce temps et de voir que les heures consacrées aux loisirs ne soient pas profanées par l'intempérance ou les excès. » Il représente le *Travail* et l'*Organisation du Travail.*

Dans les mêmes mystères du grade de Maître, c'est le second Surveillant qui représente le troisième personnage, le héros du drame, ainsi que l'indique le bijou (le Fil à plomb ou la Perpendiculaire) de ce dignitaire, suspendu au cou du néophyte qui remplace ici le second Surveillant.

Nul, mieux qu'Hiram, l'ouvrier en métaux, n'entendait l'art de diriger les multitudes: d'un signe de sa main, il nous apprend la légende, l'immense armée d'artisans employés à la construction du Temple, se place dans l'ordre le plus parfait: «A droite, ceux qui travaillent le bois; à gauche, ceux qui s'adonnent à l'industrie des métaux; au centre, les travailleurs de la pierre. » Hiram n'a qu'à étendre le bras, et cette foule immense d'ouvriers venus de tous les points du monde, parlant toutes les langues, de mœurs diverses, de croyances religieuses différentes, reste immobile et silencieuse, attendant les ordres de son chef...!

Le second Surveillant est donc le symbole vivant du *Travail* et de son *Organisation.*

Conséquemment, nous trouvons dans les trois dignitaires d'une chambre du milieu la représentation des trois grands moteurs de la nouvelle organisation sociale:

La *Science*, qui conçoit;

Le *Capital*, qui fournit les moyens;

Le *Travail*, qui exécute.

Dans la République Maçonnique:

La Science dispose de l'*Autorité;*

Le Capital, de la *Justice;* et le travail, de l'*Ordre*.

La Science est le principe actif de la Franc-Maçon-

nerie, et c'est à elle que revient de droit la tâche de gouverner les hommes.

Ce n'est plus le prêtre, ni le soldat, ni l'avocat, incarnations de l'intolérance, de la force brutale et de l'intrigue, qui veilleront sur les destinées des nations; mais le sage dont les passions sont étouffées sous les désirs jaloux vers l'inconnu scientifique et dont le jugement est formé par de longues années d'observations patientes, par la solitude et la méditation.

Il faut un effort de la nature et quarante ans d'étude pour faire un savant, et, différant en cela du reste des hommes, ce sont les richesses intellectuelles qu'il recherche, bien plus que les richesses de ce monde; ses conquêtes s'étendent dans le domaine de la nature plutôt que dans les empires des peuples voisins: l'Univers est le pays du savant et il n'a point besoin de colonies. L'on ne peut s'empêcher de trouver des plus sages le choix du Philosophe pour gouverner la République hiérocratique universelle. Le gouvernement de la science présente des garanties de paix intérieure et extérieure et cherche à augmenter constamment la somme des conforts intellectuels et matériels du peuple.

L'on voit aussi, par cette supériorité politique accordée par la Franc-Maçonnerie à la Science, que le Suffrage universel, par lequel le philosophe vertueux n'a guère plus de voix que l'ivrogne illettré, est antimaçonnique. Le grade de *Maître Passé* (5e du Rite d'York) roule uniquement sur ce sujet, et ses cérémonies ne sont qu'une critique en action du suffrage universel.

Le *Travail* remplit le rôle passif en Maçonnerie; il est chargé de l'exécution de l'idée conçue par la Science (1); telle est la main du peintre qui suit passivement l'impulsion qui lui est transmise par le cerveau.

C'est au travail lui-même, au Prolétariat, qu'incombe le devoir de s'organiser pour la meilleure réalisation des plans indiqués sur la planche à tracer par l'inventeur.

La classification des ouvriers en corps de métiers, en corporations, l'hiérarchie basée uniquement sur le degré d'habileté individuelle : tels sont les principes fondamentaux d'une excellente organisation du prolétariat; et, lorsque ces règles seront strictement observées, il n'y aura plus à craindre les effets de « l'intempérance et des excès » de la classe ouvrière.

Le *capital* est l'élément neutre de la hiérocratie, le terme intermédiaire équilibrant les forces apparemment opposées de la Science et du Travail. Le Capital dispose de la Justice parce que, afin de rendre des arrêts impartiaux, un juge doit être placé dans une position indépendante. Il n'est que trop connu, hélas! quoique le nombre des magistrats intègres soit considérable, qu'un homme dont les ressources sont restreintes est plus disposé à se laisser corrompre, lorsqu'il est fait appel à son jugement, que celui dont les biens matériels sont étendus. Le Capital doit siéger sur le trône de la Justice, et ses arrêts ne viseront que vers le bien public et la prospérité de l'État, sans

(1) Son devoir est donc d'obéir non au capital, mais à la Science.

tenir compte des exigences de la Chicane, qui veut des lois pour servir de sujet à la prolixité des avocats.

III

Pénétrons plus avant dans le mécanisme, et tâchons de découvrir le ressort caché de cette immense horloge que nous avons appelée hiérocratie, et d'en exposer le principe vital, l'âme.

Pour cela, il est nécessaire de pénétrer dans la Chambre du Milieu et de soulever le voile qui en couvre les mystères.

Le rituel nous a donné la charpente du Temple Social, mais c'est dans les arcades de la Maçonnerie que nous découvrirons l'occulte force motrice de l'organisation tout entière et recouvrerons la Parole Perdue.

Dans la chambre du Milieu, siège central du gouvernement hiérocratique, trônent Salomon, le Sage, Hiram, le riche, et Hiram-Abi, le Laborieux. Nous connaissons : ils sont le symbole vivant de la Science du Capital et du Travail.

Quelle est l'entreprise dans laquelle se trouvent engagées ces trois forces différentes et apparemment opposées ?

La construction d'un seul et même temple.

Comment travaillent-elles ?

Dans la plus parfaite harmonie.

L'Harmonie est la Parole Perdue.

C'était la Parole de Pythagore et de son école ; c'était la Parole des Initiés de Memphis ; c'est la parole de Sociologie maçonnique moderne.

Oui, la Science, le Capital et le Labeur doivent travailler à l'unisson parce que leur existence dépend de leur alliance. Si leur sublime association est dissoute, l'équilibre du système social est détruit, l'harmonie est altérée, la Vraie Parole est perdue, et le beau Temple de la Société Idéale reste inachevé.

Et la Maçonnerie symbolise cette vérité sociale par l'admirable scène devant la tombe du Maître, où malgré la présence de Salomon et de son allié le roi de Tyr *qui tous deux devraient connaître la Parole*, le grand Secret incommunicable est déclaré à jamais perdu, car il ne peut être transmis qu'en la présence du troisième associé, étendu là sans vie. C'est pour le même motif qu'en musique il n'y a d'*harmonie* que lorsque trois notes entrent bien dans la formation de l'*accord*, et si ces *trois* notes forment des *tierces*, l'accord est dit *parfait* et est seul capable de donner le sentiment du *repos*, c'est-à-dire du parfait équilibre tonal.

L'*Harmonie* est la vraie Parole du Franc-Maçon, comme le *Feu Central de la Nature* est la vraie Parole du Rosicrucien, et l'*Equilibre*, la vraie Parole du Martiniste : elles représentent toutes une idée unique dont la parfaite compréhension rend celui qui la possède omnipotent.

Lorsque Salomon, Hyram de Tyr, et le fils de la Veuve, c'est-à-dire la Science, le Capital et le Labeur (qui font la Sagesse, la Force et la Beauté d'une nation) travaillent à l'unisson, nous voyons le Temple avancer rapidement vers son achèvement; mais, aussitôt que l'un de ces principes sociaux se sépare des

deux autres, tout travail cesse brusquement, les ouvriers se dispersent en désordre, et la confusion la plus grande succède tout à coup à l'ordre le plus parfait. Et, comme l'existence même de ce principe scissionnaire dépend de son alliance avec les deux autres, nous assistons du coup à son brusque trépas.

Telle est la morale de la mort tragique de notre Grand Maître Hiram Abi, considérée au point de vue de la sociologie.

Quels sont, en effet, les trois assassins du sublime ouvrier ?

Trois autres ouvriers, et de plus compatriotes de la victime !

Le *Travail,* symbolisé par Hiram-Abi, *est assassiné* par des individus de son propre parti, c'est-à-dire *par le Travail lui-même.*

(*A suivre.*)

ED. BLITZ, S∴ I∴





# PARTIE LITTÉRAIRE

## LA VISION DU SANG

*Jeanne, au cours d'un hiver, vient à Vaucouleurs,*
*Chez un parent.*
*La neige, avec livides pâleurs,*
*Sous le ciel sombre, où seul un aboiement s'élance,*
*Sur la campagne morte épandait le silence*
*Et jetait dans la salle un reflet au plafond.*

*Assise au coin du feu, devant l'âtre profond,*
*Où parfois éclatait le bruit d'une étincelle,*
*Dans sa robe écarlate en fourreau, la Pucelle,*
*Au milieu d'un essaim d'enfants aux blonds cheveux*
*Et de petits cousins et de petits neveux,*
*Parfois rêvait, parfois s'adonnait au ménage*
*Ou conversait avec des filles de son âge ;*
*Et comme elle était belle et d'un esprit divin,*
*Qu'on parlait beaucoup d'elle à la ronde, il advint*
*Qu'un jeune et beau seigneur la vit et s'éprit d'elle.*



Le cœur franc, pénétré d'un sentiment fidèle,
Jean de Metz vint un jour et vint le lendemain.
Il s'asseyait près d'elle, il lui prenait la main ;
Et comme elle était pure et n'avait la pensée
Que sa virginité pût en être offensée,
Elle s'abandonnait, heureuse, à la douceur
De sentir près de soi, toujours, cette âme sœur.
Il parlait doucement : « Eh bien ! gente pucelle »,
Lui disait-il, tournant des yeux émus vers elle,
« Si ce n'est à l'amour, à quoi donc songez-vous,
Avec cet air rêveur en vos grands yeux si doux ? »

Insensible aux regards brûlants de convoitise,
Elle lui révélait sa constante hantise !
Faire sacrer le Roi, délivrer sans délais
Orléans, et « bouter hors de France l'Anglais »,
Et, pour cela, revoir le seigneur de la Ville,
Qui, pourtant, la reçut de façon peu civile,
Naguère, et l'accabla sous des propos railleurs,
Robert de Baudricourt, sire de Vaucouleurs.
Mais le malencontreux gouverneux de province
Écoute Jean de Metz et chaque fois l'évince.

Or, une nuit, Jeannette eut un songe : et c'était
Une plaine funèbre ou l'on se combattait, [batailles »
Où, des deux parts, volaient, se ruaient « les
Alentour d'un convoi de chars et de futailles ;
Et les charrois, lancés parmi les camps rivaux
Par le déchaînement affolé des chevaux,
Qui dans la fumée âcre agitaient leurs crinières,
Bondaient de corps pétris leurs sanglantes ornières...

*« — Messire Jean de Metz, je vous le dis pour vrai :*
*Ce douze février, lui dit-elle, à Rouvray*
*Dans la Beauce, par où l'Anglais se ravitaille,*
*Notre gentil Dauphin a perdu la bataille ;*
*Et la France a pleuré les meilleurs de ses preux ;*
*Et nos frères d'Ecosse y sont tombés nombreux,*
*Avec la fine fleur de la Chevalerie*
*Dont je vois le sang pourpre inonder la prairie !*
*Allez au gouverneur et veuillez l'aviser. »*

*Baudricourt, pour le coup, la fit exorciser ;*
*Car le diable, à la fin, laissait trop voir ses cornes,*
*Et la folie avait outrepassé les bornes.*
*On lui versa de l'huile, on lui fit des discours*
*En latin, en hébreu ! — Jeanne voyait toujours.*

*Or, par un matin clair, au bout d'une semaine,*
*L'usage du royaume à jour fixe ramène,*
*Par la route de Bar, le messager du Roi.*
*Et la foule s'assemble à l'entour du beffroi*
*Et Baudricourt l'attend de sa tour la plus haute.*

*On le voit apparaître au sommet de la côte :*
*Il galope, et, petit à petit, son galop*
*Grandit et fait sonner son pas et son grelot ;*
*Et, devant le donjon, le cheval, qui ruisselle,*
*Trotte encor que déjà l'homme a quitté la selle,*
*Et voilà comme il parle aux bourgeois réunis :*

*« Ce douze février, à Rouvray-Saint-Denis,*
*En Beauce où les Anglais, que le succès rend ivres,*



*Massaient pour Orléans tout un convoi de vivres,*
*Monseigneur le Dauphin — que Dieu prenne en*
*A perdu la bataille et son armée aussi. [merci !*
*Là tombèrent frappés par une mort précoce*
*Messire Jean Stuart, connétable d'Ecosse,*
*Et Monseigneur d'Albret, de Béarn et d'Irun,*
*Et Pierre de Naillac, Sire de Châteaubrun,*
*Et les meilleurs barons d'Auvergne et de Saintonge ! »*

*La foule, à ce récit, se rappelant le songe*
*De la Pucelle, ouvrit de grands yeux et frémit*
*D'épouvante ; Robert de Baudricourt blêmit*
*Et de stupeur au peuple imposa le silence.*

*Mais quelqu'un, tout à coup, offre à Jeanne une lance,*
*Un autre un casque, un autre une cotte d'acier*
*Que les chantres jongleurs de l'âge devancier*
*Nommaient le blanc haubert ou la cotte de maille ;*
*Et la foule s'empresse autour et se chamaille*
*A qui boucle l'épée et soutient l'étrier ;*
*Et Baudricourt lui-même offre le destrier,*
*Et Jeanne resplendit dans sa cotte moulée,*
*Miroitant au soleil de la longue coulée*
*D'un métal flamboyant sur son corps répandu*
*Comme un ruissellement d'or et d'argent fondu.*
*Alors elle sourit d'extase sous les armes,*
*Et la foule, alentour, versait de douces larmes ;*
*Et Jeanne, parvenue au but de son désir,*
*Exaltait de triomphe et pleurait de plaisir.*

*Escortée, à deux pas, de son ami fidèle,*
*Sublime, elle passa devant la citadelle,*

*Dont, pour elle, on avait baissé le pont-levis;*
*Et tous deux, entourés d'une garde, et suivis,*
*De loin, par les regards, vers la terre des Gaules,*
*Parmi les peupliers et les bouquets de saules*
*Disparurent au son d'un rappel du tambour.....*
*Mais, depuis, Jean de Metz ne parla plus d'amour.*

GASTON ARMELIN.

---

# BATH-SCÉBAH

Samuel, livre II, chapitre XI

*Une nuit transparente et bleue emplit l'espace;*
*Dans l'air pâmé flotte une odeur de volupté;*
*Jérusalem s'endort et, seul dans la cité*
*Qu'il domine, David rêve sur sa terrasse.*

*Du calice des fleurs s'exhale un souffle ardent;*
*La chair du Roi s'émeut et, par cette nuit chaude,*
*Il sent autour da lui la Luxure qui rôde*
*Comme un fauve affamé qui s'étire en grondant.*

*Le trouble de ses sens gagne jusqu'à son âme;*
*Le rêve qui le hante éveille en lui l'amant*
*Qu'un désir implacable étreint éperduement...*
*Et voici que soudain, là-bas, surgit la Femme*

*Au loin, dans une cour, une blancheur a lui:*
*Les yeux fixes, les doigts crispés. David se penche;*
*Il aperçoit un sein, la rondeur d'une hanche,*
*Et le péché vivant s'est dressé devant lui.*

*Celle qu'il voit ainsi quitter ses derniers voiles,*
*Prête à descendre au bain parfumé qui l'attend,*
*Ses lourds cheveux épars sur son sein palpitant,*
*C'est Bath-Scébah nue et debout sous les étoiles.*

*Mais, dans l'ombre que fait ce beau corps frémissant,*
*Rampe, invisible encor, le crime qui s'approche :*
*— Le meutre d'Ouriya dont l'heure est déjà proche*
*Va mêler à la volupté l'odeur du sang.*

CHARLES DUBOURG.

---

# ODE AU PRINTEMPS

*Ce matin, en sortant des voiles du sommeil,*
*Mon cœur était en fête ;*
*Pendant que je dormais, un rayon de soleil*
*Se jouait sur ma tête.*

*Salut, me disait-il, c'est le premier beau jour ;*
*Poête prends ta lyre*
*Voici le renouveau; Printemps est de retour,*
*Printemps au doux sourire.*

*Comme un chant de victoire ecoute dans les cieux*
*Gazouiller l'hirondelle,*
*Regarde-la, dans l'or limpide et radieux,*
*Monter à grands coups d'aile.*

*Ne sens-tu point passer le souffle du printemps*
*Sur ton âme ravie ?*
*Les voilà revenus, les jours où tes vingt ans*
*Souriaient à la vie !*

*Comme en ces temps heureux ne sens-tu pas ton cœur*
*Avec les fleurs éclore ?*
*Et ton corps frissonner sous le baiser vainqueur*
*Des lèvres de l'Aurore ?*

*Dans la douceur des nuits, dans la splendeur des jours,*
*Sur l'aile des chimères,*
*Va respirer les fleurs et chanter les amours*
*Comme elles éphémères !*

*Car ce qui rend, hélas ! le gai printemps si cher,*
*O Poète, à ton âme:*
*C'est qu'il est à la fois doux, fugitif, amer,*
*Comme un baiser de femme !*

YVAN DIETSCHINE.



# Groupe Indépendant
## D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

---

Le 8 mai dernier a eu lieu la conférence du Groupe, rue de l'Ancienne-Comédie. Nous y avons retrouvé avec plaisir la plupart de nos abonnés. — Notre collaborateur Emile Michelet n'avait pu, malgré ses efforts, tenir sa promesse de « causerie esthétique ». Papus y a exposé, de la façon lumineuse qui lui est habituelle, la doctrine de l'âme dans l'Ancienne Egypte. Il a expliqué la durée prodigieuse de la civilisation dans ce pays, et il a conclu en indiquant les fausses interprétations des égyptologues concernant les croyances religieuses des habitants de Mizraïm. — Nous avons eu la chance de présenter à notre auditoire le docteur Favre, l'ami de Louis Lucas, d'Eliphas Levi, George Sand et de Dumas. Le docteur Favre, de passage à Paris, où il prépare une entreprise qui intéresse au plus haut point notre nationalité, a bien voulu, reprenant en quelque sorte la conférence de Papus, exposer ses idées sur l'état relatif actuel de l'Orient et de l'Occident. Sa parole brillante et imagée, sa voix vibrante, lui ont acquis toutes les sympathies de ceux qui l'écoutaient.

Nous pouvons leur annoncer pour le mois prochain un régal oratoire dont nous avons obtenu la promesse de la bonne grâce du docteur Favre.

S.

*
* *

Le nombre des personnes qui s'intéressent à la cause spiritualiste augmentant sans cessse, la direction du « Groupe » a décidé de déléguer un de ses membres pour recevoir le public et développer les relations personnelles entre les fidèles de notre cause.

M. Paul Sédir, avec sa bonne grâce habituelle, a bien



voulu se charger de ce soin ; il recevra nos amis le dimanche matin jusqu'à midi, et le lundi de 5 heures à 7 heures, à l'Administration de l'*Initiation*, 79, faubourg Poissonnière.

.˙.

GROUPE N° 4

*Séance du 28 avril 1895*

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser, j'ai reçu, de nouveau, en plein jour, deux messages *apportés* par mon invisible ami.

Le premier de ces messages, placé dans une enveloppe mentionnant exactement l'âge que j'avais atteint le jour même, contenait l'apport d'un objet religieux de minime valeur que j'avais demandé *mentalement sans en avertir qui que ce soit*.

Cet apport qui consiste en trois petits objet en ferblanc, — la Foi, l'Espérance et la Charité — une ancre, un cœur, une croix, était enveloppé dans un petit papier de soie sur lequel étaient imprimés ces mots, (que je transcris textuellement) : *Major autem horum est Charitas*.

Un autre papier, vert, se trouvait sous la même enveloppe ; on y lisait ceci : « *Memento et spera*. — LUREAU. » Comme ornements, quatre croix.

Le deuxième message *apporté* m'est parvenu après une visite faite au révérend père X., de l'ordre des jésuites, qui, en voyant les signes cabalistiques qui figurent sur la première lettre apportée par l'esprit qui se présente sous le nom de Lureau, s'écria : « C'est le Malin ! », et m'engagea vivement, ainsi que mon excellent ami Z., à ne pas retarder davantage mon retour aux pratiques de la religion.

A la suite de cette visite, je déclarai à mon ami que, *tout en ayant la ferme intention de mourir muni des sacrements de l'Eglise*, je croyais avoir encore le temps d'y penser.

Le lendemain, je reçus, en *plein jour*, le message suivant : « *Vigila quia nescis diem neque horam.* — LUREAU. »

Les deux messages étaient scellés du sceau de Salomon.

A. FRANÇOIS.

P.-S. — J'engage les incrédules à lire (ou à relire) la *Magie magnétique* de Cahagnet et les œuvres de Sinnett.

---

# LA
# Germination des graines par les Fakirs

Voici un fait qui donnera à réfléchir aux occultistes trop disposés à acceptèr les anciennes théories du fluide vital.

On sait que les fakirs ont la prétention de faire germer très rapidement les graines par l'imposition des mains.

Les occultistes disent que la volonté du fakir a agi sur la vie en sommeil dans le végétal, et a non seulement mis cette force vitale en mouvement, mais encore lui fournit habituellement la nature.

Mais avec quoi a-t-il agi sur cette force vitale endormi dans la plante ? *Avec sa propre force vitale* qui est sortie de son corps et a agi à distance.

Dans mon livre sur *l'Électricité des êtres vivants*, j'attribuais le phénomène de la germination rapide *à la décomposition chimique par l'électricité* émise par le fakir *de la terre toute spéciale employée*. Les occultistes, en effet, négligent de prendre en considération cette terre qui doit être prise dans un nid de carias, petites fourmis blanches qui construisent des monticules de 8 à 10 mètres de hauteur.

Mon explication se trouve confirmée, non seulement par les expériences relatives à l'action de l'électricité sur

la germination et que j'ai rapportées dans mon livre, mais encore par une expérience récente des plus inattendues et rapportées par l'*Écho scientifique* du 15 avril 1895.

Je cite textuellement :

« En temps ordinaire, c'est-à-dire lorsque la température est au-dessus de 20 degrés, une graine ne germe qu'au bout de dix à douze jours ; avec le procédé de M. Ragonneau, il en est tout autrement ; les dix jours se réduisent à dix heures maximum.

« Cet ingénieux horticulteur, pour arriver à ce résultat surprenant, se contente d'arroser ses graines avec une solution aqueuse à 1/5000 *d'acide formique* chimiquement pur. »

Dr Fugairon.

---

# BIBLIOGRAPHIE

*L'Etat naturel et la part du prolétaire dans la civilisation*, par E. Grovelle.

Sous forme de journal à dix centimes, M. Gravelle fait paraître de temps en temps des fragments d'une étude fort intéressante portant le titre ci-dessus. Frappé comme tant d'autres des misères sociales, M. Gravelle, un indépendant, un artiste, un philosophe qui, dans ses voyages de l'Amérique du Sud, a été à même d'apprécier *de visu* les avantages de l'état naturel, s'efforce, de sa seule initiative, de montrer combien la civilisation, malgré ses grandeurs indéniables, à d'inconvénients. Basée sur l'égoïsme, elle produit cet épouvantable résultat de *faire mourir de faim* le plus grand nombre pour donner à quelques-uns une immense quantité de jouissances superflues. Le remède à cet état de choses, M. Gravelle le voit dans le retour à l'état de nature ; l'état de nature n'est pas l'état sauvage, l'état animal, mais simplement

l'état en lequel sont supprimés les besoins factices de notre civilisation perverse et les inconvénients qu'ils entraînent; l'état de nature est celui où l'homme, débarrassé de sa plus grande partie du labeur dangereux et inutile en soi auquel il est obligé de se livrer pour vivre — pour végéter, plutôt, — pourra librement développer ses facultés intellectuelles et morales. « Tout pour l'Art! » telle est la devise de M. Gravelle. Elargissons très peu cette formule, nous aurons : « Tout pour l'Idée ! » qui est l'expression du rêve le plus élevé de toutes les philosophies. D'ailleurs, mérite fort rare à notre époque, M. Gravelle, insatisfait de sa seule théorie, compte la mettre en pratique au printemps prochain et a bon espoir de réussir. Nous le lui souhaitons sincèrement.

Une légère critique en terminant : M. Gravelle ne me paraît pas accorder assez de valeur au travail personnel ni à l'agriculture. Supprimer l'excès inutile du travail, rien de mieux; répartir équitablement entre tous les richesses naturelles, c'est parfait. Mais il est trop certain que, sous l'influence du bien-être, même non luxueux, la plus grande partie de l'humanité cesserait de penser pour retourner à l'instinctivité brutale des âges préhistoriques. Nul doute que le promoteur de l'école *naturienne* ne sente lui-même que les nécessités de la vie, lorsqu'elles ne sont pas exagérées et ne vont pas jusqu'à la souffrance aiguë — ce qui est le cas en notre société, — sont le plus puissant facteur du progrès. Sous cette réserve, la tentative de M. Gravelle me semble fort intéressante et mérite d'être rapprochée des théories de M. Lessard (*Retour à la terre*) et de l'état social des Chinois qui ont su rester si heureux en se mettant à l'abri de cette civilisation dont nous sommes si fiers.

MARIUS DECRESPE.

*
* *

*Petit Traité de mélodie et d'harmonie pratique ou l'Art d'apprendre à composer sans maître*, par ALFRED LE DAIN, membre de la Société des Auteurs et Compositeurs de musique.

Cet ouvrage a pour but d'enseigner l'art de composer,

*sans maître*, au moyen d'un enseignement *nouveau*, produit d'une loi naturelle s'appliquant à la mélodie, aussi bien qu'à l'harmonie : ce qui jusqu'ici n'a été enseigné par aucune méthode connue.

Cette loi naturelle donnée par l'acoustique s'impose. Il s'agissait d'en faire la démonstration. C'est l'innovation présentée par l'auteur.

Cette méthode donne le moyen à tout élève connaissant un instrument solinote ou plurinote d'écrire correctement un morceau de musique quelconque. — En effet, il n'est pas plus difficile, par cette méthode, d'écrire correctement un morceau de musique, que d'écrire une lettre ; c'est affaire de grammaire, et les tableaux figuratifs placés à la suite de l'ouvrage répondent à cette donnée élémentaire, base de tout enseignement rationnel.

L'auteur, au moyen de ces tableaux figuratifs, peut donner des leçons par correspondance, chaque tableau qu'il s'agit de remplir comprenant une leçon.

Toute lettre non affranchie sera refusée. Pour la réponse envoyer un timbre poste.

S'adresser à l'auteur, à Saint-Cloud, 35, rue du Calvaire (Seine-et-Oise).



*Reçu à l'Initiation*

COMPTE RENDU PROCHAINEMENT

EMMA DE RIENZI, *Eternelle chanson*. 1 beau vol. in-4°, chez Vanier. Exquises poésies dont nous reparlerons.

# L'ORPHELINAT D'ANDILLON

Quoique nous n'ayons pas l'habitude de faire, dans *l'Initiation*, des annonces industrielles, nous ne pouvons nous abstenir de signaler l'œuvre de l'Orphelinat d'Andillon, fondée par M. Thouard à Andillon près Blois (Loir-et-Cher).

M. Thouard a établi dans son orphelinat une fabrique de liqueurs et nous signalons les marques suivantes, puisque le commerce entrepris n'a pour but que le progrès de l'Orphelinat.

*L'Andillonnaise.* — La reine des Liqueurs de table, très agréable, digestive, hygiénique (3 fr. 75).

*La Châtelaine.* — Anisette triple supérieure (3 fr. 75).

*La Fine Mouche.* — Absinthe blanche supérieure, distillation des sommités fleuries d'absinthe (3 fr. 25).

*Absinthe Thouard.* — Absinthe verte, marque recommandée (3 fr. 25).

*Le Dartagnan.* — Apéritif au vin de Sauterne (2 fr. 25).

*Kirsch de la forêt du Mont.* — Distillation des plus soignée de fruits récoltés dans la propriété (4 fr.).

*Cassis de Bullevue.* — Marque recommandée, fabrication spéciale (3 fr. 25).

*Le Régénérateur.* — Au vin de Sauterne. Le plus grand fortifiant et reconstituant trouvé jusqu'ici (3 fr. 25).



*Le Gérant :* Encausse.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET Cie, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.



STANISLAS DE GUAITA

# Au Seuil du Mystère

3ᵉ ÉDITION

*Remaniée et considérablement transformée*

Un beau vol. in-8° sur papier de luxe




CHAMUEL

*79, Faub. Poissonnière*

PARIS

CARRÉ

*3, Rue Racine, 3*

PARIS

ÉDITEURS



---

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE